

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 5 décembre 1924

## Sommaire :

Saint Thomas et l'art

La religion et la vie conjugale

Prière au grand Saint Nicolas

L'action catholique

Un critique littéraire :

le Chanoine Paul Halfants

Comte G. de Reynold

G. K. Chesterton

Alexandre Masseron

Victoire Cappe

Adolphe Hardy

Les idées et les faits : Angleterre. — Allemagne.

## La Semaine

❖ *Faut-il aller aux élections avec un Cabinet Theunis ? C'est la question qu'on discute à droite en ce moment. Il y a du pour, il y a du contre, et beaucoup pensent que le contre l'emporterait sur le pour, si le changement de capitaine pouvait se faire sans dissolution.*

❖ *Le danger communiste devient chaque jour plus menaçant en France, à Paris surtout et dans le Nord.*

❖ *S'il est permis d'être optimiste quant au résultat final d'une tentative révolutionnaire — moins encore qu'en Bavière ou en Autriche, un essai de bolchévisme français n'a aucune chance de durée — une expé-*

*rience communiste peut, en quelques semaines, accumuler d'irréparables ruines.*

*La folie politique, le kerenskysme, de M. Herriot conduira demain au désastre.*

*Détente en Egypte où le nationalisme extrémiste a failli attirer les pires malheurs sur le jeune royaume.*

*La sagesse et la fermeté du Roi ont été, paraît-il, décisives.*

*Tous les partisans de l'ordre et les convaincus du monarchisme, institution stabilisatrice et modératrice des passions populaires, s'en féliciteront.*

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D  
U  
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

LA  
Compagnie Anglaise

7 & 9, Place de Brouckère, BRUXELLES

Malgré l'augmentation toujours croissante des étoffes, maintient ses prix de vente à des taux d'une modération telle, qu'ils forment de véritables occasions :

|   |         |
|---|---------|
| Costume smoking, épinglé noir . . . . .     | 360 fr. |
| Costume veston, de toute teinte . . . . .   | 260 fr. |
| Jaquette et gilet, peligné noir . . . . .   | 220 fr. |
| Pardessus d'hiver, tissu de laine . . . . . | 220 fr. |

Vêtements sur mesure, de coupe correcte

QUI  
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

*Franç. Vanderlinden*

17, rue des Cultes, 17

BRUXELLES

G. VERAART

DÉCORATION

PEINTURE — DÉCOR — AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK  
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE  
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

# Saint Thomas et l'art <sup>(1)</sup>

Nous ne songeons nullement, dans un exposé aussi bref et par conséquent incomplet, à définir l'esthétique de Saint-Thomas d'Aquin, car nous ne sommes point philosophes. Nous n'avons pas non plus l'intention de montrer quelle fut l'influence exercée par Saint Thomas d'Aquin sur l'art du moyen âge, car nous ne sommes point médiévistes, et d'ailleurs cette influence fut indirecte et limitée. Mais un problème nous préoccupe depuis quelques années, et il est d'ordre pratique : c'est celui de l'art religieux, chrétien, catholique. Ce problème en pose un autre, son corollaire : les rapports entre les artistes et les fidèles, et surtout le clergé. Qu'il y ait là certains malentendus, certain malaise, le fait nous semble indéniable. Il faut songer que l'art et la multitude, malgré de très sérieux et très constants efforts de contact et de rapprochement, s'écartent de plus en plus l'un de l'autre. La peinture romantique ou réaliste était encore accessible à la foule. L'impressionnisme l'était déjà beaucoup moins ; depuis, les tendances et les recherches qu'on désigne aujourd'hui par le titre collectif d'expressionnisme, ont causé un tel abîme entre le public et l'artiste, qu'il en est résulté une véritable crise. Ce qui augmente encore la gravité de cette crise, c'est que, à mesure que le contact se rompt entre l'artiste et la foule, le mauvais goût faisait en cette dernière des progrès effrayants. De telle sorte que nous nous trouvons en présence, aujourd'hui, de la situation suivante. Un art où règne l'individualisme le plus exaspéré, l'ésotérisme le plus compliqué ; un public dont toute l'éducation du goût est à refaire. Des artistes de décadence, un public barbare. Sans doute nous outrons de parti pris notre pensée ; de parti-pris, nous peignons, comme disent les Allemands, le diable sur la muraille. Mais c'est pour mieux accuser le contraste : nous aurons soin, tout à l'heure, d'apporter les dégradations et les nuances. Ce que nous voulons démontrer, c'est qu'un ajustement est devenu nécessaire. Mais où peut-il le plus facilement s'opérer sinon dans le domaine de l'art religieux ? Car il y a là des principes supérieurs et communs auxquels l'artiste et l'éducateur des âmes, — le prêtre, — sauront remonter, chacun par son versant, afin de se reconstruire et de collaborer comme autrefois. S'il est vrai que nous sommes au seuil d'une grande renaissance religieuse, cette renaissance doit produire une rénovation de l'art : l'une ne saurait aller sans l'autre ; tout le passé du roman au baroque nous le démontre. Seulement, cette renaissance religieuse et cette rénovation artistique ne se produiront pas toutes seules, comme des phénomènes quasi naturels : mais elles seront le résultat de l'intelligence et de la volonté humaines, le résultat d'un effort concerté, délibéré. C'est à quoi nous voudrions, si possible, contribuer.

## I

Nous avons tout à l'heure parlé de principes : vous avez tous compris qu'il s'agit de principes philosophiques. Au mois de janvier dernier, à Bruxelles, dans une conférence intitulée : *La Pensée catholique dans le monde contemporain*, nous affirmions que la force suprême du catholicisme résidait en cette capacité de revenir toujours aux principes qui définissent les choses et dirigent les actes. Dès qu'il y a doute ou confusion, tandis que les autres tâtonnent et s'égarent, se disputent sur des équivoques, courent après les nuées, nous retrouvons toujours le roc d'une définition-mère, si j'ose m'exprimer de la sorte. Voilà pourquoi nous déclarions qu'aujourd'hui la métaphysique, la théologie est devenue la plus actuelle, la plus nécessaire des sciences ; voilà pourquoi nous nous étions écrié : *métaphysique d'abord !* Mais, dès qu'il s'agit de métaphysique, de théologie, il s'agit de Saint Thomas d'Aquin, le *doctor communis*. Donc, c'est autour de sa chaire

que se doivent rencontrer les artistes, le clergé, les fidèles, pour écouter la définition de l'art, suivre son enseignement esthétique.

Ici, nul meilleur guide que M. Jacques Maritain. Son opuscule *Art et Scolastique* (1), je voudrais qu'il fût, pour les artistes, pour le clergé, pour tous les fidèles capables de culture catholique, un guide. Et, si j'ai un regret personnel à exprimer ici, c'est que M. Maritain ne parle point à ma place : avec quelle maîtrise n'aurait-il point traité le sujet où je m'exerce ! En une centaine de pages, il a su réunir toute l'esthétique éparsée dans les œuvres de Saint Thomas et des grands scolastiques. Quels sont donc, d'après Saint Thomas et ces grands scolastiques, les principes essentiels qu'il faut appliquer pour définir l'art et diriger le travail des artistes ?

Le premier, c'est que l'art est nécessaire à la religion. Une religion qui supprimerait l'art, l'exclurait de ses temples, serait incomplète, donc fausse ; la vitalité d'une religion peut même se mesurer à sa capacité de créer un art et de l'entretenir. Considérez que les époques des grands mystiques et des grands saints furent également celles des grands artistes ; il y a là, pour nous, catholiques du dix-neuvième siècle, un enseignement.

En effet, ne Poubliions jamais : le beau est un des attributs essentiels de l'être, c'est-à-dire de Dieu. « La Beauté est un des noms divins. Dieu est beau. Il est le plus beau des êtres, parce que, comme l'exposent Denys l'Aréopagite et Saint Thomas, sa beauté est sans altération ni vicissitude, sans augmentation ni diminution... Il est beau par lui-même et en lui-même, beau absolument... Il est la Beauté même, parce qu'il donne la beauté à tous les êtres créés, selon la propriété de chacun. »

Le beau, comme le vrai et le bien, est une des grandes voies par lesquelles nous remontons jusqu'à Dieu : de là cette nécessité de l'art pour la religion, dans l'Église ; de là cette éminente dignité de l'artiste chrétien.

L'art chrétien doit donc sur cette route qui monte vers Dieu entraîner les fidèles. L'artiste chrétien doit donc être tout pénétré de cette conception que la philosophie thomiste nous donne du beau et qui est un des aspects de Dieu. Mais pour cela le sentiment artistique, le talent, le génie même ne suffit point, ni la piété. Dès qu'on parle du beau, on touche à un transcendantal, on entre dans le domaine de l'intelligence. L'art est une vertu intellectuelle, puisque son action consiste à imprimer une idée dans une matière, et non pas seulement une affaire de sentiment. Il s'agit donc, surtout pour l'artiste chrétien, de réintégrer aujourd'hui l'intelligence dans l'art, de ne plus se figurer qu'on fait œuvre d'art sans réfléchir, sous le coup de foudre de l'inspiration, comme le croyaient trop volontiers les romantiques — lesquels furent souvent d'ailleurs des paresseux, — ou bien en se laissant aller à sa fantaisie individuelle. Il faut que l'artiste chrétien soit un homme de raison, au sens classique du terme, un homme de prudence au sens scolastique. Il faut qu'il se sente à la fois le cerveau et la main ; ceci est à rappeler à une époque où beaucoup trop d'artistes se flattent qu'une formule quelconque, cubiste ou futuriste, les dispense de toute culture intellectuelle comme de toute maîtrise technique.

Enfin, il ressort de ces principes que l'artiste chrétien doit être personnellement une synthèse : la synthèse d'un homme chrétien et d'un artiste parfait. Comme chrétien, il doit chercher à vivre et agir selon la loi, avec le Christ ; comme artiste, il doit chercher à faire œuvre belle, œuvre vivante, œuvre contemporaine. Or, trop souvent on voit des artistes, ou plutôt des pseudo-artistes qui, sous prétexte de faire œuvre chrétienne, négligent précisément de faire œuvre belle, vivante, contemporaine, se contentent de répéter de vieilles théories, d'expliquer des procédés dépassés, de reproduire des formes mortes.

(1) Conférence faite à Liège en la grande aula de l'Université pour célébrer le centenaire de la canonisation de Saint-Thomas d'Aquin.

(1) Librairie d'Art catholique, Paris, 1920.

Or l'art chrétien ne consiste point à refaire du Raphaël, du Murillo, ou, qui pis est, du Bougureau ou du Ciseni, l'art chrétien, c'est appliquer des définitions éternelles avec des moyens contemporains, les interpréter avec une sensibilité contemporaine. Il est impossible en effet de tirer des définitions scolastiques une condamnation de l'art moderne au nom de l'art ancien, mais il est possible d'en tirer une rectification d'exagérations évidentes et surtout une méthode pour le rapprochement de l'artiste et de la multitude.

De ces définitions, nous n'en voulons retenir que deux, très générales : l'une, qui est celle du beau ; l'autre, qui est celle de l'art. Saint Thomas, qui fut le plus grand des philosophes parce que le plus simple et le plus clair, si clair, disait Barbey d'Aureville, que ses arguments se passent bien souvent de démonstrations ; — Saint Thomas a commencé par définir le beau *id quod visum placet*, ce qui plaît à la vue. Cette première définition, qui est ce que j'appellerais un départ, dégage, si l'on veut se donner la peine de l'analyser, les deux éléments essentiels du beau : la vision, le plaisir. Le beau, c'est une délectation de la connaissance, par conséquent de l'intelligence. Seulement, il ne s'agit point ici de l'intelligence s'exerçant toute seule, dans un effort d'abstraction, mais de l'intelligence atteinte par les sens. Ainsi la définition de Saint Thomas remet l'art à sa place, à égale distance de deux extrêmes : le rationalisme desséchant, le sensualisme abrutissant. Il le dégage des schémas dont un mauvais classicisme d'école l'avait ligoté, mais en même temps il le purifie de certaines théories modernes qui tendent à faire de lui une sorte de réflexe inconscient sur lequel l'intelligence n'aurait presque plus de contrôle.

La beauté est donc une délectation de l'intelligence à travers le sensible. Mais l'intelligence, comment se délecte-t-elle ? Avant tout, par la connaissance de l'être, puisque c'est là sa fin : donc, plus elle connaît l'être dans son intégrité, plus elle jouira de cette connaissance. Mais cet être, elle veut qu'il lui apparaisse ordonné, parce qu'elle a besoin, pour être satisfaite, de trouver partout de l'ordre et de l'unité. Enfin, la délectation de l'intelligence sera complète, si l'être lui apparaît dans toute sa clarté, car l'intelligence cherche la lumière. Intégrité, unité, clarté : tels sont les trois attributs essentiels du beau. Mais la clarté, l'éclat, la splendeur est ici le premier, qui doit se dégager des deux autres et les revêtir. Le beau, c'est donc la splendeur de la forme, puisque la forme, pour le métaphysicien, est le principe qui fait la perfection de l'être.

De là cette seconde et magnifique définition que Saint Thomas nous donne du beau : *le resplendissement de la forme sur les parties proportionnées de la matière*.

Mais il ne faudrait pas, comme l'ont fait tel ou tel professeur de philosophie, rabaisser cette définition jusqu'à en tirer une condamnation de l'art moderne au profit de l'art académique, une justification de Bougureau contre Hodler, Cézanne ou Picasso. Cette définition doit rester très haut au-dessus de toutes les écoles, de tous les âges, de tous les tempéraments, afin qu'elle soit valable pour tous. Car il en est appert, comme des autres qui la complètent, que la beauté, selon Saint Thomas, est toujours changeante et relative, loin d'être fixée pour jamais par des canons. Elle varie selon les temps, les lieux, les hommes. Elle ne s'enferme pas dans une formule.

Et voilà pourquoi Saint Thomas nous apporte maintenant cette définition de l'art : *recta ratio fabricabilium*. Définition très générale elle aussi, mais très simple. Elle s'adresse tout à l'artiste qui, dans son atelier, s'appête à sculpter ou à peindre. Elle nous apprend d'abord que l'art est du domaine du *faire*, non de l'*agir* ; l'agir, c'est le bien humain, c'est la moralité ; le faire, c'est l'action productrice, « considérée non pas par rapport à l'usage qu'en la posant nous faisons de notre liberté, mais purement par rapport à la chose produite ou à l'œuvre prise en soi ». Ainsi l'art et la morale sont distingués, sans être pour cela divorcés. Ainsi est réservée la dose nécessaire d'art pour l'art. Ainsi l'artiste reste maître de ses moyens comme de ses conceptions : qu'il soit réaliste ou futuriste, la seule chose qu'on exige de lui, c'est qu'il fasse ce qu'il veut faire avec toute l'application, toute la probité, toute la perfection possible. L'esthétique de Saint Thomas rappelle sans cesse à l'artiste l'importance du métier. Elle ne le contraint nullement à des intentions utilitaires : elle le contraint à faire ce que son œuvre exige de lui, à s'y consacrer entièrement, en dehors de toute préoccupation extérieure. *Recta ratio fabricabilium*, c'est la connaissance exacte que l'artiste doit avoir de l'œuvre qu'il veut créer.

## II

Supposons maintenant un artiste, en train de concevoir une œuvre d'art catholique. Il doit donc posséder la « *recta ratio* » de cette

œuvre. Ce qui n'est pas simple, car l'artiste va se trouver entre deux écueils : le premier, c'est l'écueil de l'utilitarisme, lequel, pour le but de dévotion qu'il se propose, risque précisément de lui faire négliger l'art, le métier, et de l'entraîner à des concessions au détriment de son génie propre ; le second, c'est l'écueil de l'individualisme, lequel, précisément pour sauvegarder ce génie, cette fidélité à son art, risque de lui faire sacrifier l'élément religieux. Entre ces deux obstacles, quelle est la *recta ratio* qui lui indiquera la route à suivre ?

L'art catholique est un art intentionnel qui se propose d'éveiller le sentiment religieux chez le contemplateur. L'œuvre d'art est donc ici un intermédiaire : par la forme elle doit conduire à l'idée religieuse qu'elle veut exprimer. Mais prenons bien garde. Il ne s'agit pas d'un rébus à déchiffrer, il ne s'agit pas d'employer des conventions sous prétexte qu'elles sont plus accessibles à la multitude. Il ne faut pas que l'intelligence travaille à froid comme si elle avait une équation à résoudre, il ne faut pas que l'œuvre d'art serve simplement à exercer la mémoire. Il ne suffit pas que le contemplateur se dise : « Ce triangle signifie la Trinité, ce cavalier est Saint Georges, parce qu'il enfonce sa lance dans la gueule d'un dragon ». On se figure beaucoup trop que la première condition pour une œuvre d'art religieux, est que le spectateur reconnaisse immédiatement le sujet. C'est oublier la grande définition de Saint Thomas qui nous parle de clarté, mais non pas dans le sens de faillibilité à comprendre, mais bien dans le sens d'éclat, de fulguration, d'éblouissement. Le spectateur, en face de l'œuvre d'art, doit subir un choc, une émotion ; cette émotion peut très bien avoir le caractère momentanément répulsif, elle peut très bien le laisser très étonné, parfois même épouvanté, se demandant ce que cela veut dire. Il faut même qu'il se sente sorti de ses habitudes, pour qu'il ait une impression très forte. La première impression d'une œuvre d'art doit être toute physique, puisqu'il s'agit d'atteindre l'intelligence par le sensible : impression de couleurs et de formes en quelque sorte kaléidoscopique. Ceci est surtout valable pour le vitrail qui a pour raison d'être de transformer, d'atténuer ou d'exalter, au contraire, et de répartir la lumière. Soyez persuadés qu'une œuvre religieuse trop photographique, trop directement intelligible, est nécessairement mauvaise, parce qu'elle ne produit pas l'émotion, et qu'elle agit sur le cerveau avant d'agir sur les sens. Si l'intelligence doit être conduite à l'idée, c'est par la délectation, sans qu'elle ait besoin de travailler, de faire effort, comme un nageur qui se laisse entraîner, immobile, par une onde ensoleillée. Songez à vous-même, lorsque, les yeux clos, vous méditez sur les cinq plaies du Christ : le Christ que vous évoquez, ce n'est pas le bellâtre avec une raie au milieu de la tête et une barbe bien peignée que sont tous nos Sacrés-Cœurs de fabrique. Mais vous voyez les chairs tuméfiées, le sang coagulé, les nerfs contractés, le rictus de la souffrance. Pourtant, combien se récrient d'horreur, lorsqu'un artiste ose leur représenter ce Christ-là !

Or, une telle émotion, jamais l'artiste ne sera capable de la produire s'il ne reste pas sincère avec soi-même et si sa propre sensibilité ne transparaît pas dans son œuvre. Mais cette sensibilité, c'est elle précisément qui se rattache à son époque et lui permettrait d'établir le contact entre lui et le public. Ce contact sera peut-être long à établir, il exigera l'accoutumance des yeux ; mais, si l'œuvre est belle et sincère, il s'établira.

Cependant, s'il est bien entendu que l'artiste ne saurait faire à goût du public, qu'un minimum de concessions, il ne doit jamais oublier que pour œuvre d'art religieusement il faut qu'il soit lui-même un homme religieux, un catholique. Il a besoin, d'abord, de convictions sincères et solides : s'il veut faire passer une émotion mystique d'un tableau dans celui qui contemple ce tableau, il est indispensable, cela va sans dire, qu'il éprouve lui-même cette émotion, et qu'il l'éprouve à un degré de force supérieur à celui où se trouvera le spectateur quand il lèvera les yeux vers le Christ en croix ou le martyr. Sans doute, il est possible à un mécréant génial, de sculpter un beau crucifix ou de peindre une belle vierge ; nous aurons alors un chef-d'œuvre d'art, capable d'éveiller une intense émotion esthétique, mais non pas un chef-d'œuvre d'art religieux, car la foi seule inspire la foi. Il est donc nécessaire que l'émotion religieuse soit concentrée au maximum dans l'œuvre d'art, pour qu'elle produise sur la multitude son effet explosif. Pérugin est un très grand peintre : la tradition, un peu suspecte d'ailleurs, chuchote qu'il était athée. Fra Angelico ne possédait pas le métier de Pérugin, mais le moindre de ses anges dégage plus d'atmosphère céleste que les très parfaites mais fort charnelles madones du maître ombrien.

Pourtant, cette foi, ni cette émotion ne suffisent encore. Il faut exiger de l'artiste un effort de l'intelligence, et cet effort ici se nomme

la culture catholique. Elle est indispensable, maintenant surtout. Elle l'est pour tous les catholiques, elle l'est donc aussi pour l'artiste. Si l'on veut sortir notre art de la décadence où il est encore à demi enlisé, l'artiste a besoin de cette *recta ratio* que représente pour lui la liturgie en toute première ligne, sans parler de l'hagiographie, des Écritures, comme des clartés au moins élémentaires qu'il doit s'acquiescer en théologie. C'est cela qui est nécessaire, beaucoup plus que l'archéologie, laquelle conduit trop souvent à l'imitation seivile : dans l'archéologie il n'y a qu'une matière, mais dans le reste il y a l'esprit, c'est-à-dire la forme véritable. Si tant d'œuvres d'art catholique sont défectueuses, c'est bien souvent parce que la culture catholique, la connaissance de la liturgie fait défaut.

Et puis, même avec cette culture et cette connaissance, quelque chose de plus s'impose : c'est la charité. La charité est la loi suprême qui commande et dirige toute action, y compris l'action esthétique. Or la charité nous oblige à aimer le prochain pour Dieu, par conséquent à conduire le prochain vers Dieu. L'artiste ici doit donc se sentir chargé d'âmes. Sa mission est de conduire le prochain vers Dieu par l'art. Mais comment ? N'oublions pas que la charité consiste essentiellement à donner à l'homme la vérité. Le devoir de l'artiste sera donc de faire passer dans l'âme des fidèles la vérité religieuse par la vérité esthétique. Il faut y insister : ces bondieuseries qui ont envahi nos églises sont des mensonges esthétiques ; ce faux gothique ou ce faux roman sont des mensonges esthétiques ; ce fer-blanc qui veut imiter l'or, cette peinture sur verre qui veut imiter le vitrail, ce plâtre qui veut imiter le marbre, mensonges esthétiques. Or jamais vous ne pourrez faire passer une vérité religieuse des yeux dans le cœur en vous servant de tels mensonges comme intermédiaires. Et de même l'artiste est un menteur, qui, pour flatter, même avec les intentions les meilleures et les plus religieuses du monde, son public, lui fait concession sur concession, lui représente des madones de théâtre ou des Christ de salon de coiffure. Un artiste qui n'ose pas être de son époque, ne sera jamais un artiste catholique.

Toutefois, la charité exige de l'artiste qu'il fasse tout de même un effort pour se placer, non pas au niveau, certes — l'expression est dangereuse — mais à bonne hauteur de son public, afin que le contact puisse s'établir. Car, sans ce contact, comment voulez-vous que l'artiste conduise par l'art, son fidèle à Dieu ? Ce que la charité lui demande, ce ne sont pas des concessions, car les concessions se feront malgré soi et parce qu'on en espère des avantages, mais des sacrifices ; car seul le sacrifice est chrétien. Or il n'y a de véritables sacrifices que de sa personne. L'artiste offrira donc quelque chose de cet individualisme souvent exaspéré, de cette originalité à tout prix, de ce besoin de faire bande à part qui caractérise trop souvent l'intellectuel moderne. Il en sacrifiera tout juste ce qui est nécessaire pour qu'il soit suffisamment accessible, sans pour cela cesser d'être lui-même.

En résumé, nous voyons qu'une forme trop populaire, trop intelligible, trop plaisante, en absorbant toute l'attention du spectateur, le détourne de l'effort qu'il doit faire pour saisir la vérité religieuse dont cette forme doit être remplie. Mais nous voyons aussi qu'une forme trop difficile ou trop repoussante produit, bien qu'en sens contraire, le même résultat. C'est ainsi que se précise l'attitude à prendre par l'artiste qui veut faire œuvre d'art religieux.

### III

Mais tous les devoirs ne sont pas du côté de l'artiste. À l'égard de ce dernier, le public, le fidèle a des obligations, lui aussi, et c'est ce qu'on oublie trop souvent. Nous avons tout à l'heure parlé de charité. Or, toujours, elle est réciproque. À l'égard de l'artiste, le public, le fidèle, par conséquent en tout premier lieu le clergé, a des devoirs de charité.

Mais lesquels ? Voici :

Puisqu'il exige de l'artiste qu'il fasse un pas vers lui, le fidèle doit faire l'autre pas. Comment ? Par un loyal effort pour, dans la mesure du possible, sortir de cet état de routine, d'inculture, d'ignorance et de préjugés, dans quoi la plupart des gens se complaisent en face de l'art, et surtout ceux qui le pratiquent. J'ai remarqué bien souvent que tout homme s'imagine compétent, presque infaillible, en deux matières : la politique et l'art. Et cependant, le même homme, le même philistin, le même électeur conscient et organisé ne laisse pas d'entrer avec un respect quasi religieux, avec le sentiment de son incompetence absolue, avec un vif et timide désir de se faire expliquer les mystères, dans un laboratoire de chimie, une salle aux machines,

une exposition d'automobiles. C'est que nous avons perdu le respect de l'art comme de l'autorité, tout en gagnant la superstition de la science. Eh bien ! j'en suis fâché, mais il est tout aussi difficile de comprendre et surtout de sentir une œuvre d'art que d'admirer le châssis d'une Roll Royce ou le fonctionnement d'un moteur Diesel. C'est même beaucoup plus difficile, car nulle épure, nulle équation, nulle formule chimique, ne vous dévoilera jamais le secret d'un Delacroix ou d'un Rubens.

Mais vous me reprocherez d'être trop exigeant. Comment exiger, en effet, du bonhomme ou de la bonne femme qui vont prier dans une église, qu'ils arrivent à comprendre, même simplement à sentir une œuvre d'art moderne ? Comment exiger d'eux la culture artistique nécessaire pour cela ?

Il est bien entendu qu'on ne saurait l'exiger. En revanche, on le peut, on le doit exiger des intermédiaires. Ici, le grand intermédiaire, c'est le clergé.

Nous croyons en effet le clergé capable de faire à l'égard de l'art contemporain, cet effort de compréhension sans lequel nous n'aurons jamais une renaissance d'art catholique. Essayons de lui montrer la manière et de lui désigner le point de vue :

Premièrement, on doit reconnaître que l'art ne se fixe jamais. Tout art qui se fixe est un art mort. Je vois ici un très grand danger pour l'art catholique : c'est que, précisément, on ne le laisse se figer dans une sorte de canon académique, archéologique. Pour beaucoup trop d'ecclésiastiques, l'architecture, c'est le gothique ; la sculpture, c'est Michel Ange ; la peinture, c'est Raphaël et Muillo. Ce qu'ils aiment, ce qu'ils admirent, ce sont de mauvais décalques. On risque ainsi d'enfermer tout l'art religieux en des pastiches ou des copies au fond d'une impasse. Il arriverait ainsi à notre art catholique tout juste ce qui est arrivé à l'art orthodoxe, mais avec cette infériorité que les icônes sont généralement toujours belles, possèdent toujours un certain éclat, tandis que notre art à nous se momifierait dans la fadeur et la laideur. Or, tout point de vue artistique mis à part, si l'Église allait ainsi perdre contact avec tout un côté de la vie contemporaine, avec toute la sensibilité de notre temps, avec les maîtres qui expriment cette sensibilité, ne serait-ce point un péril pour la foi elle-même ? L'art religieux est en décadence depuis plus d'un siècle, et cette décadence est générale : entendu. Cependant, de toutes les religions actuellement en présence, n'est-ce pas encore le catholicisme qui, non seulement accorde toujours la plus haute place à l'art dans la vie religieuse, mais encore tient dans sa main le plus de germes pour une renaissance ? Ces germes, allons-nous l'obliger à les laisser choir ? Allons-nous perdre cette force d'attraction, d'apostolat ? Allons-nous décourager, par un pharisaïsme esthétique, les artistes, — et il en est de nombreux, il en est de grands, — qui veulent travailler avec nous et pour nous à cette renaissance ?

Secondement, puisque l'art ne se fixe jamais, puisque le goût et les formes changent sans cesse, puisque toute époque possède un tempérament propre, une certaine manière de voir les choses et de se les représenter, au lieu de réprouver *a priori* l'art moderne, ne vaudrait-il pas mieux tâcher à le comprendre ? Il faudra bien un jour en arriver là. On le condamne au nom de Michel-Ange, ou de Rubens, ou de Rembrandt qui ont fait scandale et qu'on a condamnés en leur temps au nom de tout l'art antérieur. On le condamne au nom du classicisme qu'on a condamné au nom du réalisme, qu'on a condamné au nom du romantisme. Il serait pourtant utile de se rappeler cette vérité plus qu'élémentaire : tout développement de l'art se fait nécessairement contre le goût dominant.

Prenons l'art tout à fait contemporain ; cubisme, futurisme, expressionnisme. Nous y distinguons bien des tendances. Les unes sont saines, les autres sont malsaines. Définissons-les :

La première de ces tendances est l'anarchisme. Il fallait s'y attendre, l'art étant le plus sûr des baromètres. Une époque d'anarchie comme la nôtre devait nécessairement produire un art à sa ressemblance. Dans l'art aussi nous découvrons donc le mépris du passé, la volonté de rompre avec toutes les traditions et de renier tous les maîtres, de faire table rase et de reconstruire dessus avec des procédés tout nouveaux. Dans l'art aussi, nous diagnostiquons cet excès d'individualisme, cet abus de l'analyse qui décompose les intelligences comme l'anarchie politique décompose les sociétés. Dans l'art aussi nous trouvons de l'hallucination : celle des formes comme nous voyons autour de nous celle des idées. Dans l'art aussi, nous reconnaissons cette hâte, cette agitation, cet énervement, qui caractérisent notre époque instable et inquiète. L'étude psychologique de l'art contempo-

SALLE DE L'UNION COLONIALE, 34, RUE DE STASSART, BRUXELLES

# LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

**SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER**


---

 SIXIEME ANNÉE
 

---

*Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques :*

- M. A. MILLERAND, ancien Président de la République Française (9 décembre),  
 SON EMINENCE LE CARDINAL CHAROST, archevêque de Rennes (en mars),  
 M. LEON BERARD, député, ancien ministre de l'instruction publique (27 janvier),  
 LE GENERAL MANGIN, (16 décembre),  
 M. EDOUARD ESTAUNIE, de l'Académie Française, (en mars),  
 MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie Française, (25 novembre),  
 MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers, (15 janvier),  
 COMTE GONZAGUE DE REYNOLD, de l'Université de Berne, (6 janvier),  
 M. PIERRE TERMIER, de l'Institut, (en février),  
 M. LOUIS MADELIN, député des Vosges, (18 novembre),  
 M. PIERRE BENOIT, (en février),  
 M. ANDRE BELLESSORT, (en mars),  
 M. RENE BENJAMIN, (29 décembre),  
 M. ROBERT VALERY-RADOT, (en janvier),  
 M. LOUIS GILLET, (23 décembre),  
 M. ANTOINE REDIER, (2 décembre),  
 M. PAUL CAZIN, (en février),

La quatrième conférence aura lieu le MARDI 9 DÉCEMBRE, à cinq heures, au Palais des Académies, par  
 M. ALEXANDRE MILLERAND, ancien Président de la République Française :

DE LA GUERRE ET A LA PAIX

**Prix de l'abonnement à la série des dix-sept conférences : 95 frs et 75 frs.**

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS.

11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220 50.

rain est déjà d'un très grand intérêt pour qui cherche à pénétrer dans la conscience tourmentée de ce temps malade.

Pourtant, un fait demeure acquis : le vingtième siècle a sur le monde extérieur un autre regard que le dix-neuvième. Qu'on le veuille ou non, que cela plaise ou déplaise, on est contraint à l'admettre, on ne saurait revenir en arrière. Je doute fort, en effet, qu'on recommence à se représenter la nature et le corps humains comme du temps des réalistes ou des romantiques, ou selon l'enseignement officiel des académies. Pourquoi ? Parce que nous avons maintenant tant de moyens de reproduire exactement et minutieusement la réalité, — la photographie en couleurs, la cinématographie, par exemple, — que nous demandons autre chose à l'art. Celui-ci d'ailleurs n'a été vraiment réaliste que durant des périodes très courtes. L'art, avant tout, est une convention décorative. L'art est un choix qui se porte à l'essentiel et ne peut représenter une part de la réalité qu'en négligeant l'autre. L'emploi de la perspective n'est pas tant à considérer comme un progrès que comme une formule dont nous sentons aujourd'hui déjà beaucoup moins la nécessité. Et puis, grâce aux progrès de l'histoire et aux découvertes de l'archéologie, d'autres arts, avec d'autres formules, nous ont été révélés dans l'espace et dans le temps. Les conceptions et les goûts du gros public datent encore d'une époque où l'histoire de l'art commençait à la Grèce de Phidias. C'était un horizon forcément restreint. Nous savons maintenant qu'en arrière et au delà, nous découvrons l'art mycénien et même proto-mycénien, celui d'Égypte, tous ceux de l'Orient, et qu'il y a même un art préhistorique : nous partons des cavernes, et non plus seulement de l'Acropole. Or, tous ces arts qui exercent une si grande influence aujourd'hui, sont essentiellement décoratifs, en contradiction avec ce que nous appelons faussement notre réalisme, lequel, au fond, n'est que du matérialisme plastique.

Et voici bien maintenant la tendance la plus saine et la plus profonde, pour nous la plus sympathique, de l'art contemporain : le spiritualisme. De plus en plus, depuis soixante ans, depuis l'impressionnisme, la peinture cherche à représenter l'intérieur, l'essence des êtres, cherche à se débarrasser de la matière. Vous étonnerais-je en vous disant que je connais des œuvres cubistes absolument admirables de ce point de vue, entre autres, un « Sermon dans une église de Bretagne », qui m'a jadis produit une impression infiniment plus religieuse que n'importe quel Deschanden à la pâte de guimauve ? Je ne crois cependant pas qu'on me puisse accuser d'être un fauve, ni un hétérologue, ni un mauvais Suisse. Mais je suis tout à fait d'accord avec M. Maritain, lorsque ce dernier nous fait entrevoir certains aspects de l'art actuel répondant mieux que l'art académique aux définitions de Saint Thomas. Quoi qu'il en soit, il est certain que la sensibilité des artistes les porte aujourd'hui vers l'art religieux, et que nous devons savoir le comprendre.

Le plus grand obstacle à une renaissance de cet art religieux, ne vient pas des artistes. Il vient du public. Depuis plus de cent ans, un goût barbare a pénétré les masses. Le divorce est aujourd'hui à peu près prononcé entre l'artiste et le public, entre l'art et la foule. On en connaît les causes : l'industrialisme, le machinisme, la production à bon marché. Mais il y en a d'autres, sur quoi il est bon d'insister : la demi-culture répandue à profusion et sans discernement, qui a rempli les cerveaux de notions abstraites et scolaires, tué dans le peuple l'imagination et la sensibilité primitives ; l'égalitarisme qui fait que chaque petit bourgeois, chaque ouvrier veut vivre comme un monsieur et se paie un luxe au rabais. Le goût du public est complètement dépravé jusque dans nos campagnes. C'est ce dont, hélas ! il faut que le clergé lui-même soit bien convaincu. Car il n'est peut-être pas sans quelque responsabilité dans cet état de choses.

C'est donc au clergé de combattre ce mauvais goût. Il l'a déjà fait, sporadiquement. Mais il faudrait que la lutte se généralisât et devint une croisade. Pour cela, le clergé lui-même a besoin d'être armé, préparé. Il est, ce me semble, des principes esthétiques à enseigner à tout futur prêtre : que Dieu veut être adoré dans la beauté, selon la parole de Pie X, et que la beauté ne s'achète point au rabais dans les usines d'art religieux, et que Dieu veut être adoré dans la vérité artistique, et que la vérité artistique exige la sincérité de l'artiste, l'intégrité de la matière ; qu'il n'est point d'art là où la machine remplace la main, la fabrique en série la création individuelle ; qu'une église toute simple est plus belle et pieuse qu'un sanctuaire encombré de statuette et d'enluminures, et un Christ sculpté au couteau par un montagnard qu'un crucifix en métal doré.

Sans doute, il ne s'agit point d'entrer en campagne comme des iconoclastes à rebours, ce qui serait contraire à la charité. Mais on ose

demandeur, je l'espère, que le clergé ne favorise pas le mauvais goût des fidèles.

Ce qui, en tout cas, s'impose, c'est de commencer par établir le contact, bien plus : la collaboration entre les artistes et le clergé. Ils sont faits pour s'éclairer mutuellement. La charité arrachera vite la pellicule de malentendus et de préjugés qui les sépare peut-être. Ensemble, ils auront à étudier comment il faut appliquer les hautes définitions de Saint Thomas aux tendances de l'art contemporain, comment il faut concilier les droits de l'artiste, ceux du culte et les exigences des fidèles, pour arriver à cette renaissance que nous souhaitons tous et dont nous entrevoyons l'aube à l'horizon. Si, en art, nous cherchons le royaume de Dieu, les grands artistes nous seront donnés par surcroît.

GONZAGUE DE REYNOLD,

professeur de littérature française à l'Université de Berne,  
membre de la Commission de Coopération intellectuelle  
de la Société des Nations.



## La Religion et la Vie conjugale

L'honnête homme qui voudrait un christianisme purement pratique, et qui ne le veut ni théorique, ni théologique, est rarement capable d'expliquer exactement ce qu'il entend par là. C'est la raison pour laquelle il se répète si souvent. Et ce sont généralement les pauvres vieux théologiens et théoriciens qui doivent lui expliquer ce qu'il veut dire. Pourtant cela doit bien signifier quelque chose, et ce « quelque chose » est à peu près ceci : Aujourd'hui un très grand nombre de personnes très humaines et saines d'esprit sont opportunistes ; elles le sont dans un sens qui va au delà de celui dans lequel tous les hommes de bon sens sont opportunistes. Nous croyons tous que notre veston doit être taillé selon l'étoffe, en ce sens que personne ne peut tailler un veston sans étoffe. Mais que mon tailleur me dise qu'il ne dispose que d'une étoffe d'un jaune brillant couleur moutarde, ornée de crânes et d'ossements entre-croisés de couleur écarlate, nous eusement je retarderai autant que possible la confection d'un nouvel habit de soirée de cette étoffe-là, mais je me mettrai en peine — et j'y mettrai mon tailleur — pour me procurer quelque autre étoffe.

Et pourtant il existe une espèce d'hommes qui porteront volontiers une redingote jaune, parce que le drap jaune est là. Ces hommes sont des opportunistes dans un sens différent du mien. Car le client qui se procure ce qu'il désire dans la mesure où il le peut, est différent de celui qui se procure ce qu'il ne désire pas, parce qu'il peut se le procurer.

En d'autres termes, il y a une différence entre se procurer ce qu'on veut à certaines conditions, et laisser les circonstances vous dicter ce que vous devez vous procurer et même ce que vous voulez.

Or donc il est possible d'être ainsi, toute une vie durant, le jouet des circonstances.

Supposons que mon *tennis-court* soit inondé ; je puis, cela va de soi, en faire un lac artificiel. Ou bien je puis drainer le terrain, endiguer l'inondation et rester fidèle à l'idéal dogmatique et abstrait du *lawn-tennis*.

Si un arbre s'abat sur ma maison et fait un trou dans le toit, je puis faire du trou une lucarne et de l'arbre une échelle de sauvetage. Que si, ce faisant, je ne désire ni lucarne, ni échelle de sauvetage : c'est un arbre qui me dicte ses volontés. Disposition peu digne d'un homme.



Elle est celle de la plupart de nos contemporains. Ils sont des opportunistes, non seulement d'un opportunisme qui veut se procurer de la façon la plus pratique ce qu'il désire, mais d'un opportunisme qui essaye de désirer ce qu'il y a de plus pratique, c'est-à-dire, simplement, ce qu'il y a de plus facile. Et voilà pourquoi ils ne peuvent comprendre la base de l'idéalisme chrétien en bien des choses, et spécialement dans la vie conjugale.

Ils se trouvent perpétuellement désorientés par l'inondation ou par la chute de l'arbre, en particulier de cet arbre de la connaissance du bien et du mal, symbole de la déchéance de l'homme, et qui a certainement fait un trou dans leur maison, si par là on entend leur foyer.

En l'occurrence, ces gens-là, à chaque tournure superficielle des événements, adoptent un plan nouveau pour les problèmes sexuels.

Dès qu'il y a plus de femmes que d'hommes, ils parlent de polygamie.

Y a-t-il plus d'enfants qu'un ouvrier, à salaire normal, ne peut décentement en élever, tout de suite ils se mettent à préconiser des trucs, qui ne sont que des succédanés de l'infanticide.

Ceux qui cette année craignaient la surpopulation, auront peur l'année suivante d'un « suicide de la race » et s'en vont prêcher une nouvelle philosophie sexuelle ayant pour objet la repopulation à outrance et au petit bonheur.

Femmes et maris sont-ils séparés par tout notre système industrialiste et le tracés des affaires, il devient plus facile de proposer qu'ils soient divorcés par de nouvelles lois et de nouveaux systèmes de morale.

Déjà nous vivons dans cet heureux état de choses où mari et femme travaillent dans différents bureaux ; il devient facile dès lors de parvenir à cet état, plus heureux encore, où ils vivront dans différentes maisons !

Dans les naufrages les maris sont séparés de leurs femmes et de leurs enfants. Les opportunistes, que nous décrivons, considèrent notre société industrialisée comme un naufrage perpétuel. Peut-être cette conception n'est-elle pas entièrement inexacte. Mais ce qu'il y a de grave dans les naufrages, c'est que le navire coule si souvent...

\* \* \*

Personne ne pourra comprendre la théorie chrétienne des sexes, s'il ne se fait à l'idée d'un homme ayant un plan et désirant l'imposer aux circonstances, au lieu de s'en remettre aux circonstances du soin de lui façonner son plan. Un chrétien désire créer des circonstances dans lesquelles le mariage chrétien fonctionnera le plus efficacement et le plus dignement ; et il ne désire pas ce qui fonctionnera le mieux mais dans des conditions tout à fait indignes.

Avant de voir pourquoi le chrétien veut cela et ce qu'il veut en réalité, précisons que ce « quelque chose » ne nous a pas été suggéré par les conditions sociales qui nous entourent, mais bien par Dieu, par notre conscience commune, par le sens général d'honneur inhérent à l'humanité. Voilà donc ce que notre pauvre ami veut dire quand il prétend que nous ne sommes pas pratiques. A son avis, nous ne sommes pas toujours à raccommo-der notre maison et à faire des changements dans notre jardin pour nous adapter à la chute d'un tronc d'arbre ou à une averse.

En réalité, cela signifie que nous avons un plan de notre maison et de notre jardin, et que, tout le temps, nous tâchons

de les reconstruire et de les restaurer conformément à ce plan-là. Nous ne nous proposons pas de déchirer notre plan original et de nous laisser façonner par une série d'accidents — jusqu'à ce que les arbres qui tombent ensevelissent la maison, que les champs soient inondés, que tout le travail de l'homme soit balayé. Voilà ce que notre interlocuteur appelle notre défaut de sens pratique, et il a raison.

\* \* \*

Exprimé en termes « humains », voici l'essentiel de ce plan. L'Amour qui embellit la jeunesse et est la source naturelle des chansons et des romans, a pour but et objet final un acte créateur, la fondation d'une famille. Acte créateur, comme celui d'un artiste, c'est aussi un acte collectif, comme celui d'une petite communauté. C'est peut-être le seul ouvrage artistique, où la collaboration est un élément de succès, et même une nécessité. Pour se quereller il faut être deux ; pour se quereller entre amoureux surtout. Il faut être deux aussi — deux amoureux — pour convenir que l'amour aura le pas sur les querelles. Mais cet accord à deux, par définition, ne les concerne pas seuls ; dans un sens véritablement terrible il en concerne d'autres. Comme tout acte créateur, la fondation d'une famille est une terrible responsabilité. Fonder une famille signifie la nourrir, l'éduquer, l'instruire, la surveiller. C'est là l'ouvrage d'une vie entière ; et même la plupart des vies mariées sont pour cela trop brèves. Pareille continuité ne peut être assurée par des « lois relatives au mariage » dont nos ploutocraties modernes font ce que bon leur semble. Ce sont les deux conjoints qui, volontairement, doivent faire vœu devant Dieu, et avec son aide, de s'entraider pour cette œuvre jusqu'à leur mort. Pour ceux qui croient en Dieu — et aussi au sens des mots — un tel acte est définitif et irrévocable.

L'acte créateur est, en lui-même, un acte libre. Comme tous les actes créateurs il implique une certaine perte de liberté. L'homme qui vient de construire une maison ne saurait récupérer ce château en Espagne, qu'il édifiait et réédifiait, alors qu'il ne faisait que préparer le plan de la maison. A ce point de vue nous pouvons dire, si nous voulons, que l'homme qui construit une maison bâtit une prison. En chaque grande œuvre il est quelque chose de définitif ; il n'en est pas moins très vrai que dans cette œuvre-là on sent quelque chose de particulièrement définitif. La passion juvénile de l'homme a trouvé sa vraie voie et atteint son vrai but. L'amour peut durer encore, mais il n'est plus à la recherche de l'amour.

\* \* \*

En lui appliquant le critère de ce but et de ce résultat, tout ce que la morale chrétienne réproouve devient erreur à des degrés divers. A poursuivre sentimentalement la susdite recherche de l'amour, longtemps après qu'elle n'a plus rien à voir à la véritable œuvre de l'homme — est une erreur multiple. Souvent elle n'est autre chose qu'un manque ridicule de dignité : *turpe senilis amor*. Que cette « recherche » s'oriente de façon à détruire des foyers jusque là sains : voilà qui est, par définition, évidemment mauvais. Qu'on se pervertisse l'esprit de façon à détruire le désir de la fondation d'un foyer, est très mauvais. Acheter un plaisir stérile en s'adressant à une classe de créatures stériles est mauvais. Manœuvrer-t-on « scientifiquement » de façon à voler le plaisir sans assumer la responsabilité de l'acte : voilà qui est logiquement et intrinsèquement mauvais. Autant se pavaner avec la croix de guerre sans s'être battu.



# Grands Ateliers d'Art Religieux

## COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C<sup>ie</sup>, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 3.000.000 Francs

---

SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE  
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES  
— TABLEAUX — DECORATION MURALE — STATUAIRE —  
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIÈRES ET EN  
: : : : TOUS STYLES : : : :

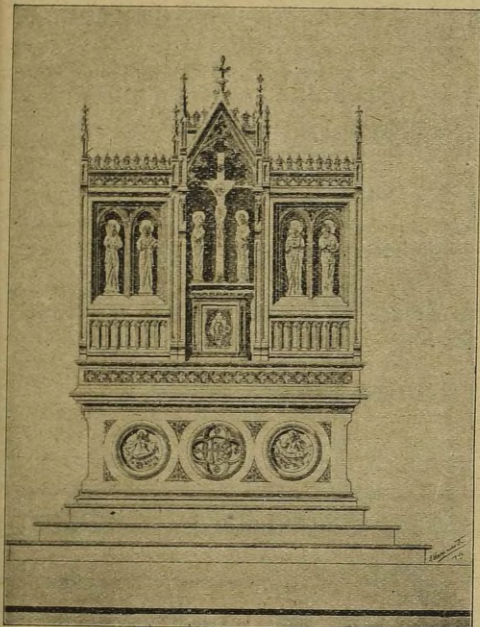
---

PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES  
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GÉNÉRALES — BELGIQUE ÉTRANGER

FURNITURES COMPLÈTES POUR ÉGLISES,  
: : CHAPELLES ET SACRISTIES :

---



---

STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

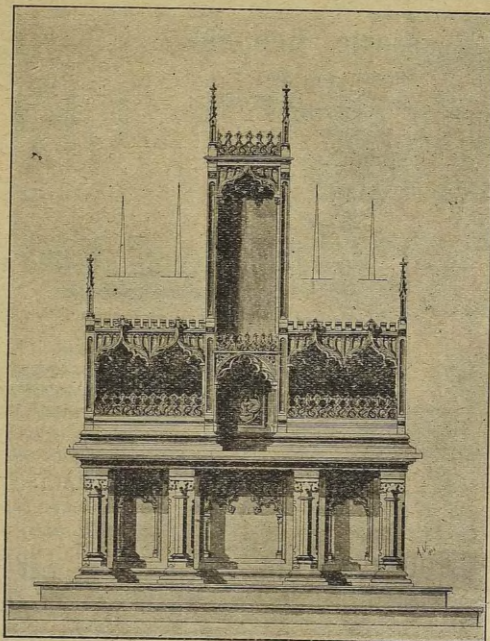
15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,

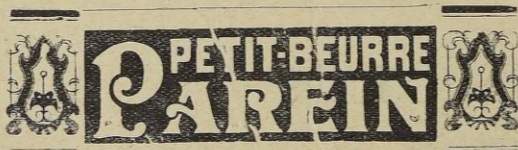
BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11

Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles

Comptes chèques postaux 1057-27 : :

---





**MICHEL SWARTENBROECKX**

AGENT DE CHANGE ACÉRÉ

22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06

Compte-Chèque-postal : 126 202

Adresse Télégraphique : Swartbourse-Bruxelles

**ORDRES DE BOURSE**

Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

**Action catholique**

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage  
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

**De Backer-Van Camp**

73, Rue Royale

(en face de la Colonne du Congrès)

TÉLÉPHONE : 275.63

**BRUXELLES**

OBJETS D'ART - PORCELAINES - CRISTAUX

VERRERIES D'ART

DE

**" LALIQUE .. "**

**Voyages Belges**

36, Boulevard M. Lemonnier

BRUXELLES

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays  
**Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs**

Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

**Rome et l'Année Sainte 1925**

Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 Décembre 1924.

Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs  
de la REVUE CATHOLIQUE.

**Brasserie Léopold**

Société Anonyme



**LÉOPOLD**



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

**Nos déclarations au fisc des matières premières employées**

|         |  |
|---------|--|
| 1913    | 760.115 kilogs   |
| 1914/18 | Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches. |
| 1919    | 371.750 kilogs   |
| 1920    | 767.025 kilogs   |
| 1921    | 1.109.450 kilogs   |
| 1922    | 1.635.930 kilogs   |
| 1923    | 2.226.030 kilogs   |

Chiffres éloquentes } dus à nos Bières de } Qualité fine  
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

**NOS BIÈRES FINES**

**STOUT LEOPOLD**

Densité 7°5

**LIBERATOR LEOPOLD**

(Munich) Densité 6°2

**BOCK LEOPOLD**

(Pâle) Densité 5°2

**La concurrence par la qualité**

Sans l'ombre d'un doute ou d'une hésitation nous croyons que l'humanité est le plus heureuse là où les conditions se rapprochent le plus de cet idéal. C'est seulement ainsi que la passion engendre un minimum de destruction. C'est seulement ainsi que sa disparition cause le moins de désillusion. L'œuvre constructive de l'âge mûr suit naturellement l'œuvre constructive de la jeunesse ; une chance remarquable s'offre à la passion de se perpétuer comme affection, et voilà la vie de l'homme unifiée.

Elle comporte des tragédies, mais nous ne pouvons enlever à la vie la tragédie, sans lui enlever aussi la liberté. Nous ne pouvons pas plus contrôler les émotions des autres dans un état d'anarchie sexuelle, que dans des conditions de fidélité conjugale. En vérité, l'amour est trop libre pour se prêter aux fantaisies de ceux qui pratiquent l'« amour libre ». Mais là où la tradition a habitué les hommes à regarder ce processus comme normal et à ne pas en attendre un autre, les complications tragiques sont bien moins vraisemblables que dans l'amour dit libre. Voyez la véritable littérature de l'amour « bohème » ou irresponsable : n'est-ce pas une lamentation continuelle et furieuse au sujet de femmes infidèles et de tortures amoureuses ?

En deux mots : nous ne croyons nullement que la dissolution d'engagements s'étendant à la vie entière promette à l'humanité plus de bonheur ; et pour la rhétorique grossière et sentimentale qui nous la recommande nous n'avons pas le moindre respect. Mais voici le résultat pratique de notre conviction et de notre confiance : quand on nous dit : « Votre système n'est nullement fait pour le monde moderne », nous répondons : « S'il en est ainsi, c'est que ce pauvre vieux monde moderne doit être vraiment bien malade ». Nous dit-on : « Votre idéal du mariage est peut-être un idéal ; il ne peut être une réalité », nous répliquons : « Idéal dans une société malade, réalité dans une société saine. Car là où il est réel, il rend la société saine ». Nous ne disons pas « parfaitement saine », car nous croyons à d'autres choses encore que le mariage : à la chute de l'homme, par exemple. Le fait est que nous désirons ce qui est « pratique » en ce sens que nous voulons créer des familles chrétiennes. Eux ne veulent le « pratique » qu'en entendant par là ce qu'il y a de plus facile au moment donné.

\* \* \*

Voilà pour la théorie générale du mariage, la théorie de la passion purifiée par sa fécondité, lorsque celle-ci en est le résultat digne et convenable. Autant dire en moins de mots qu'à la demi-vérité de l'amour pour l'amour nous voulons substituer la vérité plus grande de l'amour pour la vie. L'amour est soumis à la loi, parce que subordonné à la vie. Cela est vrai dans un sens non seulement métaphorique, non seulement mystique, mais aussi matériel : l'amour est venu pour nous donner la vie et pour que nous l'ayons de façon plus abondante. Cela ne veut naturellement pas dire que l'amour n'ait pas sa valeur spirituelle propre, lorsqu'un accident de caractère honorable s'oppose à sa fécondité. Mais cela veut dire que dans un sens général nous pouvons juger des affections humaines par une autre métaphore mystique, qui, elle aussi, est un fait matériel : par leurs fruits nous les connaissons.

Ce principe est, ou était encore très récemment, commun à tous ceux qui se nomment chrétiens. Il a un pendant professé par tous ceux qui se nomment catholiques. C'est une idée plus mystique ; et peut-être les catholiques seuls se sont-ils donné la peine de la définir rationnellement et philosophiquement. Pourtant il ne serait guère vrai de dire que les

catholiques soient les seuls à l'avoir ressentie. Les païens de l'antiquité l'ont cherchée dans leurs visions d'Athéné, d'Artémis, des vierges vestales. Les agnostiques modernes la cherchent dans leur culte de l'innocence enfantine : dans Peter Pan ou le *Child's Garden of Versus*. C'est l'idée que pour d'aucuns il existe un bonheur direct plus divin encore que le divin sacrement du mariage.

Voilà un sujet à la fois trop spécial et trop grand pour le développer ici ; mais, pour conclure, je noterai deux faits quelque peu singuliers. D'abord : que les États industriels modernes insistent sur le cauchemar de la surpopulation, alors qu'eux-mêmes ont détruit ce qui en était une limitation volontaire et virile : les congrégations monastiques. En d'autres termes : les voilà qui avec quelque répugnance se mettent à contrôler les naissances, après avoir supprimé en fait les preuves démontrant que c'est l'homme lui-même qui peut se contrôler. *Secundo* : pareilles abstentions seraient-elles vraiment nécessaires, la tradition religieuse pourrait les revêtir d'un enthousiasme poétique et positif, alors que toutes les autres n'en feraient qu'une mutilation négative.

Les catholiques croient à la raison, et aiment que les questions pratiques leur soient démontrées ; or jusqu'ici la nécessité dont il s'agit ne l'est guère ; on ne fait qu'en parler à la manière de Darwin et d'Einstein. Mais le serait-elle, qu'ils auraient une meilleure réponse à faire que qui que ce soit : la trompette de St François et de St Dominique.

Quant aux protestants sincères, ils conviendront au moins de ceci : pareille réponse vaudrait mieux qu'une sorte d'anarchie secrète et silencieuse, à mobiles étroits et avec le vide comme résultat. Nous voilà donc revenus par cette voie au thème original et normal du mariage idéal et à la vérité principale qu'il recèle. Quelque chose d'aussi humain ne saurait certainement s'évanouir définitivement parmi les accidents de l'existence d'une société placée dans des conditions anormales. Celle-ci ne sera jamais apte à juger le mariage. C'est le mariage qui la jugera ; et peut-être la condamnera-t-il.

G. K. CHESTERTON.



## Prière au Grand Saint Nicolas Patron des écoliers et des écolières en sa Fête du 6 décembre

Et parce qu'il arriva une prodigieuse aventure à trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs, parce qu'ils furent occis par un méchant boucher, et découpés en petits morceaux, et mis au saloir comme pourceaux, et ressuscités par vous, après sept ans de cuve qui leur semblèrent n'être qu'un léger sommeil, — ce qui démontre surtout combien cette mort d'apparence un peu brutale leur avait, en somme, été agréable, — vous êtes devenu, ô Protecteur des écoliers et des écolières, le patron de la plus turbulente race qui soit au monde, et du même coup le Saint le plus aimablement occupé de tout le paradis... Et quelle occupation !

Et quelle transformation !

Saint Nicolas ! Saint Nicolas ! Écoutez ce qu'un Bénédictin vient de nous conter de vous, sur les souvenirs de son enfance, du temps où il n'était qu'un gamin hollandais, dont la principale préoccupation consistait à faire « de bonnes blagues » :

« *Sinterklaas*... — *Sinterklaas*, c'est vous, Saint Nicolas, vous ou

votre fête ; et vous êtes encore *Santa Klaus*, et vous avez beaucoup d'autres noms que savent les écoliers de tous les pays du monde (1).

*Sinterklaas* était pour nous une très grande fête parce que nous recevions alors des cadeaux. Il n'est guère coutume en Hollande de faire un arbre de Noël ou d'installer une crèche. Nous fêtions seulement *Sinterklaas*. Il était, il est vrai, un être légendaire, mais bien plus accessible à notre intelligence d'enfant. On savait tout au moins que *Sinterklaas* montait un cheval blanc, qu'il portait une mitre sur ses cheveux argentés et tenait une crosse à la main, et même qu'il trottait tout simplement par-dessus les toits avec son cheval, accompagné de son valet *Piikki*, un nègre qui portait un grand sac dans lequel on fourrait les enfants pas sages. Quelques semaines avant *Sinterklaas*, le saint homme venait voir si les enfants étaient sages. On entendait tout d'abord un formidable coup de sonnette, puis c'était dans la maison un bruit infernal : *Sinterklaas* montait l'escalier avec son cheval blanc ! Alors nous nous mettions aussitôt à chanter : « *Sinterklaas*, bon et saint homme », etc... Puis on frappait à la porte et une grosse voix demandait : « Y a-t-il des enfants qui ne sont pas sages ? — Non, *Sinterklaas*. — Tous sont bien sages ? — Oui, *Sinterklaas* ». Alors *Sinterklaas* jetait des bonbons par la porte à peine entr'ouverte et nous nous roulions comme des boules sur le plancher. Mais c'est surtout la veille de *Sinterklaas* que c'était beau ! Ah ! tous ces petits paquets que l'on recevait enveloppés avec tant de malice, avec de si beaux vers, et une surprise dedans ! Avant d'aller nous coucher, nous mettions encore nos souliers et nos pantoufles sous la cheminée, et le matin, nous y trouvions des bonbons...

Et ce gamin qui s'appelait Jean, et qui est aujourd'hui Dom Willibrord Verkade, de l'Ordre de Saint Benoît, va nous dire aussi pourquoi vous recevez dans son pays de pareils honneurs : « Il y a deux fêtes de Saints que le protestantisme n'a pu extirper en Hollande. Ce sont *Sintermaarten* et *Sinterklaas*, la Saint-Martin et la Saint-Nicolas. On les conserva aux enfants, car le royaume des cieux est à eux » (2).

*Sinterklaas*, bon et saint homme, dans la Hollande protestante, où l'on ne croit plus aux Saints, c'est vous qui avez l'honneur, avec Saint Martin, de représenter, pour les petits, le royaume des cieux. Et d'ailleurs, dans notre France catholique, qui heureusement aime et vénère encore les Saints, votre rôle n'est pas très différent :

*Par les tuyaux des cheminées  
Saint Nicolas vous enverra  
Meringues et crèmes soufflées,  
Des gimbettes, et cætera.*

Comme ceci nous démontre immédiatement votre puissance ! Une crème soufflée, expédiée par le tuyau de la cheminée, et arrivant mangeable à destination ! Faut-il que vous soyez un grand thaumaturge pour réaliser de pareils tours d'adresse !

*Saint Nicolas ne craint pas la dépense,  
Quand dans un cœur il voit des qualités ;  
Le voyez-vous vider pour récompense  
Son panier plein de mille raretés ? (3)*

La rime est peut-être ici moins riche encore que le sentiment... Mais il n'est pas possible de mieux rendre la générosité avec laquelle vous comblez les vœux de vos petits amis : « Saint Nicolas ne craint pas la dépense... ». Rien qu'à ce trait, on voit immédiatement que vous êtes au ciel, le seul endroit où la munificence ait les moyens d'être infinie. Et que ne ferait-on pour se rendre favorable un tel protecteur ? *Sinterklaas*, bon et saint homme !...

(1) Sur ce que le R. P. H. Delehaye, S. J., appelle les « invraisemblables métamorphoses du nom de Nicolas », — *Analecta Bollandiiana*, t. XLII, p. 148, — voir EDMUND NIED, *Heiligenverehrung und Namensgebung*, Fribourg-en-Brigau, 1924.

(2) DOM WILLIBRORD VERKADE, O. S. B., *Le Tourment de Dieu*, p. 6 ; Art Catholique, 1923.

(3) *La Vie du grand saint Nicolas*, image d'Épinal. — Cf. AUGUSTE MARGUILLIER, *Saint Nicolas*, collection « L'Art et les Saints », Paris, s. d. Laurens. Ce charmant petit volume contient une abondante iconographie de saint Nicolas.

Mais, ô grand Saint Nicolas, puisque vous avez sur le petit peuple une telle influence, et que l'annonce de votre venue et l'effroyable vacarme que vous faites dans l'escalier, — vacarme qui se comprend fort bien de la part d'un Saint monté, tenant une crosse pour cravache, — suffisent à ce que l'on vous crie d'unanimes protestations de sagesse, daignez user de votre pouvoir et de l'affection intéressée que l'on vous témoigne, pour obtenir ce que nous autres nous n'obtenons pas, et pour préparer tout doucement, et sans qu'ils s'en aperçoivent, les enfants des hommes à leur dur métier de demain.

Venez, Saint Nicolas, à l'aide des éducateurs qui, à cette besogne ingrate, ne perdent que trop souvent leur latin...

Préservez d'abord vos jeunes clients des idées saugrenues qui germent dans leurs cervelles avec une abondance inquiétante et une vertigineuse rapidité, et dont les applications ne paraissent comiques qu'à ceux qui ne sont pas appelés à en supporter les conséquences. Faites-leur comprendre, si ce n'est pas trop difficile, que des idées saugrenues ils en auront toujours bien assez lorsqu'ils seront grands, et que, dans l'intérêt général autant que dans leur intérêt particulier, il vaut mieux ne pas commencer de trop belle heure.

Les hommes s'arrogent, et par la raison du plus fort, de nombreuses prérogatives qu'ils refusent aux enfants : celle de taire impunément des sottises n'est pas la moins redoutable.

Le gamin qui jette un palet dans un carreau, pour tenter une expérience sur les lois de la balistique et sur celles de la résistance des matériaux, reçoit en général une fessée qui lui fournit des renseignements, d'ailleurs de même nature, mais qu'il n'attendait pas précisément à cet endroit. Le citoyen conscient qui casse les vitres des bourgeois, parce que ses idées sur la propriété ne sont pas en harmonie avec celles du code civil, ne risque que d'être nommé conseiller municipal, s'il a eu la précaution élémentaire de choisir pour champ de ses essais une ville suffisamment communiste.

La fillette qui démolit sa poupée, pour voir comment elle dit « papa » et par quel mécanisme ingénieux elle ferme les yeux lorsqu'elle est couchée, subit le même sort que le petit discobole, et apprend ainsi à méditer sur les inconvénients de la curiosité. La femme qui étrangle son nouveau-né est régulièrement acquittée par le jury, après une plaidoirie sensationnelle et qui arrache des larmes aux assistants.

Il serait vain autant que facile de multiplier les exemples. Saint Nicolas, suggérez aux écoliers et aux écolières d'attendre au moins l'âge de la maturité avant de se conduire comme des enfants ; à prendre dans leur jeunesse de bonnes habitudes, ils courront le risque de les conserver. Qu'ils laissent aux grandes personnes le privilège d'avoir des idées absurdes et de les mettre en pratique : c'est un privilège qui ne risque pas de se perdre par le non-usage ; car il y a bien trop de gens, pour cela, qui sont intéressés à sa conservation.

Apprenez à vos jeunes clients qu'une mauvaise action ne prend point son caractère détestable du seul fait qu'elle est découverte ; et que, s'il est exact que la plupart des hommes règlent exclusivement leur conduite sur la crainte d'être empoignés par le gendarme, il est préférable que les enfants ne dirigent pas tous leurs faits et gestes vers le but unique d'éviter le martinet, ou les inconvénients d'ordres divers dont cet instrument demeure le symbole.

La morale la plus ordinaire de l'humanité se résume, il est vrai, en une brève formule qui est de ne pas se faire pincer ; et si le code pénal a des mailles, on ne voit pas bien pourquoi elles auraient été fabriquées, sinon pour passer au travers. Notre ingéniosité naturelle ne se déploie jamais mieux que lorsqu'il s'agit de tourner la loi ; et l'esprit le plus indigent se découvre des ressources inattendues pour masquer d'une façade irréprochable des agissements qui ne le sont pas.

La richesse étant le terme commun des ambitions des hommes, et les moyens honnêtes de s'enrichir restant limités en nombre et en puissance, nous avons dirigé tous nos efforts vers la recherche de moyens déshonnêtes qui conservent une apparence suffisante de décence pour ne pas attirer trop ostensiblement la curiosité des magistrats énumérés par le code d'instruction criminelle. Nous avons réalisé dans cette voie des progrès qui dépassent toutes les espérances. Un humoriste a pu dire avec raison qu'un moyen assuré de faire fortune était de fonder une société anonyme et de choisir un comptable intelligent.

La ruée au pouvoir présente les mêmes particularités, mais plus accentuées : car ici le juge d'instruction disparaît dès qu'apparaît le succès ; pour être magistrat, on n'en est pas moins homme ; et le droit n'engage qu'exceptionnellement la lutte contre la force. Tout

le monde sait d'ailleurs que l'on n'a aucune peine à trouver des juristes qui savent justifier après coup un acte qui a réussi. Il n'est pas dans ce domaine d'autre culpabilité que celle de l'échec : le char du triomphateur traînera toujours enchaînés les naïfs défenseurs des lois ; et il les écrasera même en cas de nécessité. Dissimuler leur malice n'est utile qu'à ceux qui sont convaincus d'être les plus faibles. Les forts prennent le droit d'en tirer de l'orgueil.

L'enfant rêve d'instinct d'appliquer ces principes : persuadez-lui, Saint Nicolas, qu'il commencera toujours assez tôt, et qu'il est préférable qu'il déploie son habileté à autre chose qu'à « rouler », selon sa formule, ses père et mère et les délégués d'iceux, ou encore à jouer sur ses camarades, moins retors que lui, le rôle du dictateur qui jure de respecter, quand il est au pouvoir, les lois qu'il a violées pour y parvenir.

L'hypocrisie est le vice le plus odieux du monde ; mais il nous paraît chez les enfants plus particulièrement intolérable : c'est sans doute parce que, dans nos rapports avec les grandes personnes, nous sommes habitués à son intervention. Un politicien qui s'affuble, surtout en période électorale, d'une peau d'emprunt nous semble un être normal et bien doué, un excellent acteur qui mérite nos applaudissements ; et si d'aventure il montre des instincts de caméléon, nous nous rappelons aussitôt que cette bête est divertissante à regarder. Nous sommes plus sévères aux enfants ; et l'âme de ces petits paraît à nos yeux comme le dernier refuge de la vérité, lorsque cette aimable personne est obligée de sortir de son puits, dans le costume que vous savez.

Enseignez, ô Saint Nicolas, à vos jeunes clients à mettre un frein à leurs désirs : c'est la moitié au moins de la vertu, et le principal secret du bonheur relatif que l'on peut goûter en ce monde.

Je dois reconnaître que votre rôle ne semble pas vous destiner tout particulièrement à exaucer cette dernière prière : car vous avez reçu du ciel la mission de combler les désirs et non pas de les combattre. Et je suis certain qu'une indigestion, occasionnée par vos cadeaux, ne vous paraît pas une faute extrêmement grave : à nous non plus, d'ailleurs ; une indigestion annuelle, qu'est-ce que c'est que cela ?

Vous votre voyage, en mitre, en crosse et à cheval, n'a-t-il pas quelquefois des inconvénients moins anodins ? A vous exposer leur envie d'une trompette ou d'un bébé incassable et à voir leur prière aussitôt exaucée, vos jeunes clients, après une minute brève accordée à la joie, ne forment-ils pas immédiatement le désir de compléter l'orchestre par un tambour, ou de promener en voiture neuve... Les hommes, en tout cas, n'agissent pas autrement, ô grand Saint Nicolas ! Ici encore, si vous daigniez inciter l'enfance à ne pas imiter la maturité, ni même la vieillesse, et à se déclarer satisfaites de ce qu'elle possède, est-ce que vous ne donneriez pas au monde entier un précieux témoignage de votre puissance ? Et si, après cela, vos écoliers et vos écolières se livraient en votre honneur à des divertissements plus bruyants que nous ne serions tentés de le désirer, j'oserais vous promettre que nous ferions tous nos efforts pour leur être indulgents et pour nous contenter de nous boucher les oreilles, lorsqu'ils joueraient, pour votre plus grande gloire, l'hymne national sur les casseroles...

N'est-il pas encore à redouter qu'au lendemain de la *Sinterklaas* le ciel ne paraisse, à vos protégés, chargé de couleurs sombres, et que le travail n'ait pour eux un goût amer après vingt-quatre heures de réjouissances ? Lorsque les grandes personnes se sont amusées, ce qu'elles font désormais le plus souvent possible, la besogne quotidienne, qu'elles n'aiment guère, les rebute encore un peu plus, et elles ne songent qu'à des plaisirs nouveaux.

Apprenez aux enfants que les vacances ne sont qu'une exception et que le repos suppose la peine. Écartez, ô Saint Nicolas, des petits clients blancs, le rêve d'une *Sinterklaas* perpétuelle : il n'en est pas de plus dangereux...

La loi du travail est la loi divine. A l'appliquer consciencieusement au temps où l'on trace des barres et des ronds, on s'engage, par les moyens les plus simples, dans la voie droite du devoir ; plus tard, cette route paraît aimable, et il devient facile de ne plus la quitter. Et comme un écolier ne saurait travailler sans obéir, vos jeunes clients y gagneront, d'un seul coup, deux vertus, que le monde moderne ne semble plus vouloir connaître : l'amour du travail et l'amour de l'obéissance. A une époque où chacun se croit, de mauvaise foi d'ailleurs, spécialement prédestiné à commander et à ne rien faire,

les enfants nous mettront sous les yeux ces salutaires exemples que nous étions, au bon vieux temps, chargés de leur donner...

Enfin, ô grand Saint Nicolas, à votre distribution de bonbons et de joujoux ne pourriez-vous pas ajouter, puisque c'est la vertu suprême et dont toutes les autres relèvent, une once de charité ? Voilà qui descendrait fort bien par le tuyau de la cheminée, beaucoup plus facilement même que la mousse légère dont se gonflent les meringues. Et voilà qui serait à vos ordinaires cadeaux le plus utile des assaisonnements. Car il y a encore ici un danger à votre venue, et que vous ne pouvez pas ignorer : c'est que les bénéficiaires de vos largesses n'en veuillent jouir tout seuls, et que votre générosité ne serve qu'à développer un dangereux égoïsme, qui cependant n'a guère besoin d'excitant.

Donnez aux tout petits leur première leçon de charité : celle qui marque l'âme d'une empreinte indélébile, et que le vieillard se plaît encore à faire surgir de son passé le plus lointain. Aux gamins qui, dans la tiédeur du chauffage central, mangent de la brioche pour célébrer la *Sinterklaas*, rappelez que d'autres gamins grelottent dans la froideur de décembre, qui n'ont pas toujours de pain...

Et dans le décor confortable où vivent la plupart de vos jeunes clients, faites passer la vision de ces pauvres petits, en haillons et pleins de givre, que le poète nous a peints accroupis en rond, dans la neige, au soupirail féérique du boulanger, d'où monte, avec l'odeur du bon pain cuit, un peu de cette chaleur vivifiante qui les fait se blottir là :

*Collant leurs petits museaux roses  
Au grillage, chantant des choses  
Entre les trous,*

*Mais bien bas, comme une prière,  
Replés vers cette lumière  
Du ciel rouvert,*

*— Si fort qu'ils crovent leur culotte  
Et que leur lange blanc tremblotte  
Au vent d'hiver... (1)*

A ceux dont la culotte de bon drap n'a pas à craindre ce sort pittoresque et sinistre, apprenez, ô saint Évéque, à avoir une pitié agissante pour tous ceux qui souffrent, que cette souffrance se traduise ou non par des craquements aux effets d'une blancheur comique...

Mais peut-être tous vos jeunes clients n'auront-ils pas l'occasion de partager vos trésors avec des pauvres, ou ne sauront-ils pas comment s'y prendre... Qu'à cela ne tienne ! La charité est une vertu qui s'exerce fort bien à domicile : suggérez seulement à vos écoliers de ne point se précipiter, dans un geste de menace, sur le petit frère ou le petit ami qui voudrait essayer leur « trotinette » ou même les aider, bien affectueusement, à manger vos meringues et vos crèmes soufflées ; ce ne sera sans doute qu'un modeste début, mais d'excellent augure ; il faut un commencement à tout, même à l'exercice de la vertu.

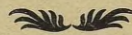
Et puis, ô grand Saint Nicolas, si vous daignez exaucer ma prière et distribuer, avec vos cadeaux magnifiques, un peu de charité à vos protégés, augmentez donc la dose, pendant que vous y êtes, et mettez-en aussi pour leurs parents...

J'aimais, ô puissant Thaumaturge, cette divine largesse n'aura été plus utile qu'elle ne le sera à notre monde misérable, où nous ne découvrons que de la haine.

*Sinterklaas*, bon et saint homme !...

ALEXANDRE MASSEON.

(1) ARTHUR RIMBAUD, *Les Effarés*.



*Toute demande de changement d'adresse devra dorénavant être accompagnée de 75 centimes en timbres-poste, si on désire qu'il y soit donné suite.*



## L'Action catholique

Le mouvement de la jeunesse catholique est en voie d'avancement et de développement. Ces 23.000 jeunes gens proclamant au Congrès de Charleroi leur titre de catholique donneront un spectacle réconfortant. Sans doute la cohésion et l'action commune des groupements qui composent à l'heure actuelle l'A.C.J.B. ne sont encore qu'une ébauche et un espoir. Il ne paraît pas que la forme organique en soit déjà bien établie et un *modus vivendi* d'ailleurs devra s'établir entre toutes ces œuvres diverses qui la composent ou devraient la composer. Nous sommes particulièrement intéressées à suivre en l'occurrence l'expérience masculine, puisque la question se pose également pour l'organisation de nos œuvres de jeunes filles. Que l'idée fondamentale de toutes les œuvres de jeunesse soit l'idée catholique, que toutes ordonnent leur activité vers un but d'apostolat catholique, il subsistera cependant dans leur action une inévitable diversité de programme, de méthode, d'action. Pendant les séances du Congrès et autour des séances, la question des rapports des œuvres sociales et spécialement des œuvres de la jeunesse ouvrière avec les œuvres de l'action catholique telle que la conçoit et veut l'exécuter l'A.C.J.B. fut beaucoup discutée, aussi bien par les directeurs d'œuvres que par les chefs et propagandistes laïques.

Quels que fussent les débats et divergences d'opinion devant lesquels nous nous trouvons encore sans solution, il semble bien qu'il faille admettre d'une part, que l'action catholique est en elle-même essentiellement indépendante de telle ou telle forme d'organisation, de tel ou tel mode ou moyen d'apostolat, de la réalisation de tel ou tel programme économique, politique ou social ; d'autre part, il faut admettre que toutes les œuvres, même économiques, politiques ou sociales, qui veulent travailler à un plan de reconstruction sociale, selon les lois de la morale chrétienne, collaborent à l'action catholique.

De même, il ne nous est pas possible de faire du syndicalisme chrétien, de la coopération chrétienne, de la mutualité chrétienne, sans former des membres qui, au sein de ces diverses associations, et dans leur activité sociale, apprendront à agir en chrétiens. C'est en vue de cette formation que les œuvres sociales organisent pour leurs membres, des conférences, des cercles d'études, comme aussi des œuvres religieuses : cours de religion, ré-collections, retraites, etc.

Les œuvres sociales, même quand leur objet immédiat est économique, doivent être éducatives et par conséquent avoir une action morale et chrétienne, sinon elles manquent leur but, qui est de concourir à l'organisation chrétienne de la société (1). En exclure l'action

(1) « Tout restaurer dans le Christ a toujours été la devise dans l'Église... restaurer dans le Christ non seulement ce qui incombe directement à l'Église en vertu de sa divine mission qui est de conduire les âmes à Dieu, mais encore ce qui découle spontanément de cette divine mission, la civilisation chrétienne dans l'ensemble de tous et de chacun des éléments qui la constituent.

Et pour Nous arrêter à cette seule dernière partie de la restauration désirée, vous voyez bien quel appui apportent à l'Église ces troupes choisies de catholiques qui se proposent précisément de réunir ensemble toutes leurs forces vives dans le but de combattre par tous les moyens justes et légaux la civilisation anti-chrétienne, réparer par tous les moyens les désordres si graves qui en dérivent ; replacer Jésus-Christ dans la famille, dans l'école, dans la société ; rétablir le principe de l'autorité humaine comme représentant celle de Dieu ; prendre souverainement à cœur les intérêts du peuple et particulièrement ceux de la classe ouvrière et agricole, non seulement en inculquant au cœur de tous le principe religieux, seule source vraie de consolation dans toutes les angoisses de la vie, mais en s'efforçant de sécher leurs larmes, d'adoucir leurs peines, d'améliorer les conditions économiques par de sages mesures ; s'employer, par conséquent, à corriger ou supprimer celles qui ne le sont pas ; défendre et soutenir enfin avec un esprit vraiment catholique les droits de Dieu en toutes choses et les droits non moins sacrés de l'Église.

L'ensemble de toutes ces œuvres, dont les principaux soutiens et promoteurs sont des laïcs catholiques, et dont la conception varie suivant les besoins propres de chaque nation et les circonstances particulières de chaque pays, constitue précisément ce que l'on a coutume de désigner par un terme spécial et assurément très noble :

catholique serait les condamner à la neutralité, en contradiction d'ailleurs avec les enseignements pontificaux.

Que l'action catholique soit de sa nature une action morale et religieuse, que l'objet des œuvres sociales soit temporel, cela n'implique pas nécessairement que l'une exclut l'autre : l'âme spirituelle ne cesse de concourir aux actions humaines, même matérielles.

Nous ferons donc, au sein de nos œuvres sociales, de l'action catholique, c'est-à-dire une action morale et religieuse, et nous n'admettons pas qu'on les sépare l'une de l'autre, encore moins qu'on oppose l'une à l'autre dans la pratique des œuvres chrétiennes et dans les rapports qui doivent exister entre celles-ci.

C'est la première résolution très nette prise à l'occasion du Congrès de l'Association C.J.B. et qui trouvera sa réalisation dans l'entente conclue entre les groupes de la jeunesse ouvrière et l'A.C.J.B. C'est la même décision et le même accord que nous tendrons à établir dans les œuvres de la jeunesse féminine.

Cette insistance à ne pas vouloir séparer l'action catholique, de l'action des autres œuvres chrétiennes, nous l'avons retrouvée au Congrès de la Ligue des Travailleurs chrétiens des 18 et 19 octobre dans le rapport de M. l'abbé Colens et au Congrès de l'Union Catholique où les grands groupements et les différentes œuvres qui y firent rapport parlèrent d'action religieuse et d'application des principes catholiques, chacun dans leur domaine.

VICTOIRE CAPPE.



## Un critique littéraire :

Le Chanoine Paul Halflants

M. le chanoine Paul Halflants vient de réunir en volume un certain nombre de dissertations critiques qu'il a publiées notamment, dans le *XX<sup>e</sup> Siècle* et dans la *Revue Catholique des Idées et des Faits*. Et ce volume est un très beau livre de littérature, parce que son auteur est un très bon critique littéraire.

La critique est affaire bien plus de tempérament que d'école. Elle est en raison directe de la valeur intellectuelle et morale de celui qui la professe. Ce n'est point parce qu'on est un critique classique, parce qu'on s'intitule défenseur de la tradition qu'on peut être considéré comme ayant des idées, de l'esprit, du jugement, voire du talent. Et ce n'est pas non plus parce qu'on est un critique impressionniste qu'on doit être accusé de manquer de goût, d'intelligence, de sentiment. Désir Nisard et Ferdinand Brunetière furent d'éminents critiques classiques ; Sainte-Beuve et Jules Lemaitre, ce dernier surtout se rangèrent, plutôt, du côté des impressionnistes. Qui, pourtant, se risquerait à soutenir que Sainte-Beuve et Lemaitre ne furent pas des critiques de premier ordre, que leur sensibilité ne s'avéra point délicate et fine, leur jugement aigu et pénétrant ? Après cela, d'aucuns peut-être ? trouveront-il discutable mon idée de considérer Sainte-Beuve comme un impressionniste... Il l'était, cependant, sous un fond de class

Action catholique ou Action des Catholiques. Elle est toujours venue en aide à l'Église et l'Église l'a toujours accueillie favorablement et bénie, bien qu'elle se soit diversement exercée selon les époques.

L'Action catholique, tout en variant, quand il est opportun, ses formes extérieures et ses moyens d'action, reste toujours la même dans les principes qui la dirigent et le but très noble qu'elle poursuit.

PIE X, Encyclique *Il ferme proposita*,  
11 juin 1905.

« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE  
MERVEILLEUX QUI  
RÉUNIT LES QUALITÉS  
LES PLUS PRÉCIEUSES  
AUX QUELLES ONT AI  
PU ATTEINDRE EN  
FAIT D'APPAREILS  
PNEUMATIQUES.  
IL EST INCOMPARA-  
BLE PAR SA CON-  
STRUCTION ET PAR  
SON RENDEMENT AR-  
TISTIQUE.

TEL. : B. 28586

Magasins de Vente : 14, rue d'Arenberg, 14, Bruxelles

*Simonet Deanscutter*  
*Orfèvrerie, Horlogerie*

GRANDS PRIX  
Lige 1905  
Bruxelles 1910  
Cana 1913.

72 Rue Couderberg  
(Mise de la Cour)  
Bruxelles

## Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

### Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

« BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintelette.

VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

|  |        |
|--|--------|
| en compte de QUINZAINE : (préavis de 3 jours)          | 4,90 % |
| en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15) | 5,00 % |
| en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois)        | 5,25 % |

avec facilité de retrait anticipé :

|  |        |
|--|--------|
| 1 <sup>o</sup> ) après le cinquième mois | 5,20 % |
| 2 <sup>o</sup> ) après le quatrième mois | 5,15 % |
| 3 <sup>o</sup> ) après le troisième mois | 5,10 % |
| 4 <sup>o</sup> ) après le deuxième mois  | 5,05 % |
| 5 <sup>o</sup> ) après un mois           | 5,00 % |

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

## PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

### SYSTEMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gîtes

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9

Rond Point de l'Avenue de Tervuren (Cinquantenaire)

# TAPIS

Battage -- Nettoyage -- Teinture -- Désinfection

JN ET JH TOBY FRÈRES

Direction et Usine : 2-4-6, rue Louis Hap

Téléphone : 324,96

ETTERBEEK-BRUXELLES

## CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

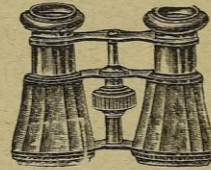
BRUXELLES

## REVETEMENTS

Téléphone B 15911

## Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles  
Baromètres — Faces à main  
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances  
de Messieurs les Médecins-Oculistes

## LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1<sup>er</sup> ordre  
L'ALGÉRIE — LA COTE D'AZUR — L'ITALIE

Pour faciliter le transfert d'argent nous émettons le GLOBE-TICKET-HOTEL vous assurant des séjours dans les meilleurs hôtels aux tarifs ordinaires de ces hôtels.

Renseignements et tarifs d'hôtels en nos bureaux.

## A LA VIERGE NOIRE

Bruxelles

Coin des rues Ste-Cathérine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE  
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure

VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,

ADMINISTRATIONS

LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

## Grand Cremant du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus  
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly  
à Couillet (Belgique) ;

soit à M. DOCHAIN-DEFER, Élysée Building, 56, Rue du  
Faubourg St-Honoré, Paris ;

ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.



cisme, puisque lui, l'admirateur passionné des grands écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle, il n'hésita pas à louer — ce que Nisard n'aurait jamais fait — et Flaubert, et Leconte de Lisle, et Paul de Saint-Victor, dont il sut distinguer, et tout de suite, le talent et les beautés. Après cela que la critique qui s'appuie surtout, voire uniquement, sur des principes dont un long passé, fait d'immortels chefs-d'œuvre, a démontré l'excellence, ce critique a des chances de rendre aux lettres des services plus précieux et plus décisifs.

Ces services, le chanoine Paul Halflants les rend, chez nous, depuis bien des années déjà. Nourri de fortes substances scolastiques, très averti du mouvement intellectuel contemporain, l'auteur des présentes « Études de critique littéraire » se classe, sans conteste, parmi nos critiques belges les meilleurs et les plus autorisés. Il pense clair, il voit juste. La raison ne cesse de présider à ses jugements. Son goût est délicat, fin et sûr. Il est l'homme des idées saines, de la règle, des traditions. Il marche droit devant lui, sans souci de l'adversaire. Il voit toujours le but, jamais l'obstacle. Il dit ce qu'il pense. Et il le dit en un style simple, aisé, d'une rare correction.

On en tirera, sans peine, cette déduction logique : ce que le chanoine Halflants aime, avant tout, dans les écrivains qu'il aborde et les œuvres qu'il analyse, c'est l'ordre et la mesure, c'est l'équilibre entre les facultés supérieures de l'âme et celles qui ne viennent qu'en second rang : l'imagination et la sensibilité, par exemple, qualités qui ne peuvent jouer un rôle utile que si elles restent soumises à l'autorité des premières. L'Art, aux yeux du chanoine Halflants, n'est grand que pour autant qu'il se trouve en harmonie avec les nobles facultés de l'esprit et du cœur. Ce qu'il exige avant tout et par-dessus tout, c'est l'idéal et l'honnêteté. Le prêtre rejoint ici le juge. Harmonieuse et puissante conjonction. A la vérité, c'est elle qui préside à l'unité du livre qui m'est l'occasion de cette chronique.

\* \* \*

Les études qui le composent sont remarquablement concises et solidement charpentées. Le chanoine Halflants — a-je besoin de le dire, à près ce qui précède ? — n'y sacrifie pas à la fantaisie, à la grâce, au séduisant. Il préfère la justesse. Il s'y garde, consciemment, de toute ingéniosité. Il lui suffit d'être raisonnable. Même où il discute, il ne veut point faire d'éloquence, bien qu'on sente qu'il en saurait faire aisément. Toujours, le critique se double chez lui du moraliste. On peut se fier à ses jugements. Le lecteur — je ne dis pas seulement le lecteur catholique — aurait beau chercher, au point de vue littéraire, un directeur plus prudent, plus avisé et plus ferme. Il ne le trouverait pas. Quel plus bel éloge pourrais-je faire de lui ?

Le chanoine Halflants n'épuise jamais ses sujets. Il se contente de dire l'essentiel. Encore une qualité qui est bien à lui. Il excelle, en quelques pages, à donner l'idée la plus nette et la plus complète de la figure ou de l'œuvre qui est l'objet de son étude — avec les réserves qu'elle nécessite. Il brosse des raccourcis puissants. Il sertit des jugements lapidaires. Celui qu'il a publié, récemment, sur Anatole France, dans le *XX<sup>e</sup> Siècle* et qui a été reproduit par un grand nombre de journaux, est, de l'avis général, un des plus précis, des plus pondérés et des plus équitables qui ont été émis sur l'auteur du « *Lys rouge* ». Pour ne nous en tenir qu'au livre qui nous occupe, telles études du chanoine Halflants sur Paul Cazin, Valléry-Radot, Paul Bourget, sur le *Roman* et nous de Pierre Lasserre, telles autres, inspirées par la mort de Pierre Loti ou

de Maurice Barrès, sont, par leur esprit pénétrant et profond autant que par leur forme élégante et concise, des pages de choix, à lire, à relire et à méditer. Pour ne nous en tenir qu'à ces deux dernières, nous en connaissons peu qui peuvent leur être comparées en ce qui concerne la mise au point : avec quelle finesse et quelle fermeté à la fois, le chrétien et le critique y a su formuler les éloges et les restrictions, les justes hommages et les réserves nécessaires qu'appellent les œuvres d'un Barrès et d'un Loti !

\* \* \*

Ainsi le chanoine Halflants ne se contente pas d'instruire, de documenter et d'intéresser. Il fait penser et réfléchir. Même là où tel de ses lecteurs pourrait ne point partager complètement ses vues, il est toujours précieux, pour celui-ci, de l'écouter. J'en sais qu'il a convertis à ses idées. Quand le chanoine Halflants est sur le terrain du classicisme, il est surtout excellent à entendre. Là, il est bien chez lui. Dès qu'il parle des écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle et de ceux d'aujourd'hui en qui il retrouve leurs qualités foncières, il a des aperçus, des jugements dont beaucoup ne peuvent tirer que profit. Pour tout le monde, enfin, il est un maître érudit et sagace, qui connaît notre littérature à fond et à ravir, et qui sait exprimer à son sujet des opinions pleines de mesure, de pénétration, de justesse et de force, écrites en un style sobre et pur, délicat et précis. Et ce maître de la critique qui ne craint pas, quand il le juge nécessaire, de se défendre vaillamment dans quelque mêlée où l'entraîne la polémique, trouve aussi des harmonies tranquilles et reposantes sur le clavier discret où le retiennent ses goûts et ses dilections. Écoutez cette page charmante qui termine son étude sur le roman de René Bazin « Il était quatre petits enfants » :

« Ah ! Monsieur Bazin... quel beau portrait vous tracez de ce fermier et de cette fermière, l'un, le père, ordinairement songeur, car, « régir un bien de trente hectares et élever une famille, c'est gouverner un petit Etat » ; l'autre, la mère, adroite dans le ménage et la ferme et que « rien n'ennuyait de ce qu'elle faisait » ! Et comme vous mêlez la poésie de la nature et celle du sentiment à toutes ces humbles besognes de la ferme que vous chantez en ces Géorgiques si simples de ton, si naturelles, mais si grandes par l'élevation de la pensée chrétienne et l'idée de la patrie, qui les traversent d'un bout à l'autre comme un ruisseau, invisible parfois sous les herbes, mais dont le murmure et la fraîcheur vivifient toute une campagne ! Et puis, à la fin, vos Géorgiques tournent à l'Énéide : *Arma virumque cano*, et vous montrez ces fils de paysans qui deviennent de bons soldats, et l'un d'eux un glorieux capitaine d'Afrique. Et cela encore, ce n'est pas du roman, car, pour que ce soit, comme vous dites, de l'« histoire vraie », il suffit de changer le nom de votre héros.

Et, comme conclusion, ce n'est plus ici la terre qui meurt, mais c'est la terre qui continue à vivre, même pendant la dure et longue guerre, et qui, après l'armistice, se reprend à vivre de plus belle et réunit autour d'elle tous ses enfants, même celui que le goût d'un métier avait enlevé, même ceux que la guerre avait entraînés dans son tourbillon et qui tous — sauf le capitaine resté en Algérie — se remettent au travail, à l'éternel et indispensable travail de la terre, et cela avec une telle énergie et une si belle allégresse que vous feriez envier leur bonheur et que l'ouvrier des usines, s'il lisait Virgile, pourrait leur dire avec jalousie :

*O fortunatos nimium, sua si bona norint, agricolas !*

Et je termine cette chronique comme je l'ai commencée : ces « Études de critique littéraire » sont un très beau livre, le très beau livre d'un très bon critique.

ADOLPHE HARDY.



# Les idées et les faits

## ANGLETERRE

### Un livre de M. Steed

La *Review of Reviews* (15 septembre-15 octobre) donne des extraits du second des deux volumes de M. Wickham Steed : *Trente ans (Through Thirty years)*, qui vont paraître (s'ils n'ont déjà paru) simultanément en Amérique et en Angleterre. Ce second volume se rapporte à la guerre, à la Conférence de la Paix et aux événements d'après-guerre jusqu'à 1922.

Un aumônier militaire français, qui avait aidé à enterrer les morts sur le champ de bataille de la Marne et avait vu divers papiers et ordres du jour trouvés sur les corps d'officiers allemands tués, donna à M. Steed, en 1920, l'explication suivante de la défaite allemande en septembre 1914. Von Kluck avait aveuglément suivi les préceptes de Clausewitz. Or, Clausewitz enseigne qu'un commandant d'armée en campagne doit s'attaquer au point le plus fort de l'ennemi. Des espions avaient assuré à von Kluck que les troupes britanniques et l'armée de Maunoury avaient été entièrement défaites. Von Kluck décida donc de les ignorer et, avant de prendre Paris, d'attaquer et de battre Joffre. C'était la doctrine de Clausewitz. Il annonça donc à l'armée dans un ordre du jour, que la sixième armée française et les troupes de French n'étaient plus à craindre ; qu'il détruirait l'armée Joffre le lendemain et qu'après un jour de repos, il prendrait Paris. Mais le 5 septembre, alors que les Allemands se préparaient à l'attaquer, Joffre se décidait à l'offensive ; et, aidé des Anglais, de l'armée Maunoury, de l'armée Gallieni amenée de Paris en taxis, qui attaquèrent les Allemands de flanc, il reprit l'ennemi vers le Nord, alors que, plus à l'Est, Foch, à son tour, s'enfonçait dans les lignes allemandes.

Si von Kluck avait oublié Clausewitz, il aurait pu prendre Paris et porter aux Alliés un coup dont ils se seraient difficilement relevés.

À la demande de Sir E. Henry, alors commissaire en chef de police à Londres, M. Steed s'occupa pendant quelque temps de créer des organisations ayant pour objet d'aider les autorités britanniques à démêler les citoyens ennemis bien disposés pour les Alliés de ceux qui étaient mal disposés. Des comités de Polonais, de Tchèques, de Yougo-Slaves, d'Italiens d'Autriche furent formés dans ce but.

Un certain Voska, Tchèque mais citoyen américain, vint voir un jour M. Steed de la part de Masaryk. Il s'agissait pour le moment d'empêcher les soldats russes de tirer sur les Tchèques qui voulaient se rendre par solidarité slave. On y parvint non sans difficulté ; et il fut décidé que le chant *Hei Slovane*, un des chants favoris tchèques et de ce fait non suspect aux Autrichiens, impliquerait de leur part le désir de se rendre aux Russes. Ce Voska, revenu en Amérique, y rendit d'inappréciables services comme espion à la cause alliée.

Dès le début, dit M. Steed, les Tchèques, en Angleterre et ailleurs, firent tout ce qui dépendait d'eux pour aider les Alliés. Francis Kopecky se distingua sous ce rapport de façon toute particulière.

Passant à la question yougo-slave, M. Steed dit que peu d'hommes d'Etat alliés la connaissaient, ce qui fut cause de ce traité de Londres d'avril 1915, lequel, pour obtenir de l'Italie qu'elle entrât en guerre, lui sacrifiait une partie des Slaves d'Autriche-Hongrie. Le traité avait été signé dans le plus grand secret le 27 avril ; dès le 30 M. Steed en apprenait les détails à Paris de réfugiés yougo-slaves, et le contenu en était connu en Autriche-Hongrie avant que l'encre des signatures eût séché.

Le 1<sup>er</sup> mai, M. Steed rendit visite à M. Delcassé, alors ministre des Affaires Étrangères, lui représenta la faute commise, lui démontra que désormais les Habsbourg pourraient se poser en défenseurs de leurs sujets yougo-slaves contre la rapacité italienne ; rien n'y fit. M. Delcassé répondit que peut-être on avait eu tort, mais qu'on n'avait pu agir autrement. « L'Italie, dit-il, nous a mis un pistolet sur la tempe. » Il annonça l'entrée en guerre de la Roumanie pour

juin 1915 — ce en quoi il se trompait étrangement, ce pays n'ayant déclaré la guerre qu'en 1916.

Les stipulations du traité de Londres firent, pour un temps tout au moins, la plus désastreuse impression non seulement sur les Slaves d'Autriche-Hongrie, mais aussi sur la Serbie.

M. Steed décrit l'héroïsme de Masaryk, qui, réfugié à Londres, vivait dans une terreur continuelle de voir les Autrichiens exécuter sa femme et sa fille restées en Bohême. Cela ne l'empêcha pas de travailler de toutes ses forces pour la cause tchèque.

M. Steed décrit le dévouement de Lord Northcliffe à la cause de l'Entente. Il n'hésita pas, en mai 1915, à attaquer violemment Lord Kitchener lui-même. Cette attaque fut provoquée par un télégramme au *Times* disant que le manque de munitions avait empêché le succès des Anglais à Festubert. Lord Northcliffe risquait beaucoup en s'en prenant ainsi à Kitchener ; cependant il n'hésita pas, et sa mère fut, à cette occasion, la seule personne dont il voulut avoir l'avis. Il ne courait pas après la popularité. Il était aussi d'une endurance inouïe, endurance que M. Steed put admirer lors des journées critiques de Verdun.

De juin à novembre 1917, Northcliffe lutta pour la cause alliée en Amérique, où il avait été envoyé en mission. Lorsqu'il s'y rendit, la flotte anglaise n'avait du pétrole, comme combustible, que pour dix jours. Northcliffe triompha de ce danger à l'aide de divers « magnats » du pétrole américains.

Mieux que tout autre ouvrage, le livre de M. Steed nous montre à quel point les Alliés risquèrent un désastre à la fin de 1917 et au début de 1918. Quant à une paix blanche, elle avait encore des partisans officiels en Angleterre à la veille de l'offensive Foch de juillet 1918.

La fidélité aux doctrines de Clausewitz avait empêché von Kluck de prendre Paris ; un peu plus, elle amenait un désastre pour les Alliés en 1918. Certains stratèges britanniques maintinrent jusqu'à la fin que l'objectif du commandant en chef doit être le point le plus fort de la position ennemie, et n'en voulaient pas démordre. M. Steed rend justice à Lloyd George d'avoir réussi à triompher de ce « pernicieux pédantisme ». Malgré Clausewitz et malgré les généraux anglais dont Sir Douglas Haig, il insista pour que des renforts anglais fussent envoyés en Italie après Caporetto. Comme Haig qui était en train de prendre Passchendaele, disait-il, se refusait à envoyer une division sur le front italien, Lloyd George lui dit :

« Vos soldats prennent un village en Flandre — et la Serbie s'effondre. Vous en prenez un autre — c'est la Roumanie qui s'effondre. Vous prenez peut-être Passchendaele la semaine prochaine — et cette fois c'est l'Italie qui va tomber en morceaux ».

Comme homme de guerre, conclut M. Steed, Lloyd George fut sincère et un vaillant. Comme « homme de paix », il ne fut ni l'un ni l'autre.

## L'Entente cordiale

D'après un article de René Puaux : Notes sur l'Angleterre et l'Entente cordiale, dans la REVUE DE GENÈVE.

« D'une enquête qu'un Anglais viendrait faire en France, il ressortirait la conviction attristée que, sans envisager la possibilité de circonstances atténuantes, l'opinion française a été amenée — par de mauvais bergers — à haïr les Anglais presque à l'égal des Allemands ».

Et, alors qu'en Angleterre le Gouvernement mène une offensive contre la politique française en dehors de toute désaffection pour France, en France l'hostilité des idées « a gangrené le sentiment inter-allié ».

La presse d'opposition elle-même ne tente rien pour redresser un sentiment public gagné par une anglophobie exagérée et s'inclinent devant le fait acquis, « comme si une mystérieuse et olympienne

raison d'Etat interdisait de prendre en public la défense de l'Angleterre ».

Il est significatif qu'à l'occasion des élections du 11 mai l'Association France-Grande-Bretagne ait publié un manifeste en faveur de l'Entente Cordiale, rappelant aux Français par quelques chiffres impressionnants que sans l'aide anglaise la guerre n'aurait pu être gagnée.

L'opinion française qui en a tant voulu à la Grande-Bretagne de sa politique rhénane, ne semble s'être jamais rendu compte que la politique orientale française a été une des raisons déterminantes de cette politique rhénane.

La France ne pouvait obtenir de l'Angleterre un appui de sa politique allemande qu'à la condition de faire la part des intérêts politiques anglais dans le Proche-Orient et de se rallier au programme d'action anglais qui envisageait l'établissement des Grecs en Asie-Mineure comme moyen de maintenir dans ses limites naturelles une Turquie vaincue. Au lieu de cela, par une politique anti-anglaise, la France a abouti à la ruine de toute la chrétienté d'Orient et aux désastres de Smyrne.

Cette politique hostile aux intérêts anglais — « non point dans une rationnelle concurrence d'influences économiques, mais dans les principes même d'une politique britannique, préoccupée de l'Égypte, de l'Inde et de tout ce qui touche l'Orient » — a eu sa répercussion en Occident. En abandonnant les Arméniens, les Français ne se sont pas conduits « en gentlemen » et ont par là suscité en Angleterre une réprobation très vive.

D'autre part, le Français a peine à comprendre l'orgueil avec lequel l'Anglais se proclame le plus libre des hommes. Le Français se fait de la liberté un idéal tout différent : « il nous semble que pour rester au café passé l'heure de la fermeture ou exhiber des peintures dont non pas nos grand-mères, mais nos mères auraient rougi de montrer, est un achèvement dont nos grands ancêtres de 89 pourraient se déclarer satisfaits ». L'Anglais recherche moins la liberté d'action que la liberté de penser.

Les Français ne comprennent pas la liberté à la manière des Anglais. Ils ne comprennent pas davantage les diverses réactions de leur mentalité.

Au lendemain de l'armistice l'Angleterre a fait un grand effort pour tâcher de revenir au *statu quo ante bellum*, dont la condition essentielle serait naturellement la réouverture des marchés européens. Si l'état de crise persiste sur le continent, pendant ce retour aux conditions d'avant-guerre à peu près impossible, force lui sera d'envisager une orientation nouvelle, dont un protectionnisme colonial serait le pôle magnétique ». D'une doctrine d'exportation naît une doctrine politique — qui peut choquer la sensibilité latine et porte les Français à flétrir comme entaché d'hypocrisie un idéalisme humanitaire, correspondant par ailleurs, est vrai, on ne peut mieux à des intérêts matériels.

Un autre facteur pousse l'Angleterre dans la voie de reconstruction européenne : le surpeuplement, dont un angoissant chômage est la conséquence. A ceux qui reprochent aux dirigeants anglais de réédifier une Allemagne qui peut redevenir menaçante, ceux-ci pourraient aisément répondre que ce danger est lointain, alors que l'arrêt de son existence économique menace l'Angleterre d'un effondrement immédiat.

M. André Siegfried, auteur d'un livre récent et excellent, intitulé : *Angleterre d'aujourd'hui, son évolution économique et politique* — discerne dans l'opinion anglaise quatre tendances générales, qui contribuent à expliquer non seulement la mentalité des partis, mais attitude de l'Angleterre dans les questions internationales :

Persistance du sentiment religieux.

Sympathie des milieux intellectuels pour les idées avancées.

Réaction marquée contre le cosmopolitisme (non « l'internationalisme »).

Désir évident de fidélité à la tradition britannique.

La persistance du sentiment religieux crée entre les travaillistes anglais et les révolutionnaires du continent « un véritable fossé d'incompréhension ». Beaucoup de conceptions travaillistes en fait de politique européenne appartiennent au vieil idéalisme anglais prônant au moins autant qu'à l'internationalisme officiel,

Dans son attitude vis-à-vis de l'Europe, le peuple anglais, dit M.

Siegfried, est tout imprégné de cet état d'esprit, que l'atmosphère du continent n'aide en rien à comprendre.

La méconnaissance du facteur religieux, des réactions de conscience, etc., ont conduit les Français à se tromper gravement sur la mentalité anglaise. Rien de plus faux que le qualificatif de perfide en parlant d'Albion. Le peuple anglais est « un peuple ingénu qui se détermine surtout par l'instinct ». Il a de profonds principes directeurs ; il est vrai que nul n'a plus de souplesse que lui dans l'adaptation.

« L'Anglais a tant de fois réussi malgré ses fautes, dit M. Siegfried, qu'il en arrive à les considérer comme un des facteurs de son succès ».

Il n'y a pas à le changer ; il faut le prendre tel qu'il est et tâcher de le comprendre. « Avec moins de polémique et plus de psychologie l'Entente Cordiale serait grandement facilitée. « *La crise de l'Entente Cordiale est une crise d'intelligence.* » A l'argument, s'il y a des deux côtés incompréhension, pourquoi serait-ce aux Français, non aux Anglais, à faire l'effort nécessaire ? Il convient de répondre ici : Le Français a les facultés analytiques que l'Anglais ne possède pas (!) ensuite, dans le conflit d'intérêts qui sépare Anglais et Français, ceux-ci, en s'entêtant, n'obtiendront rien, alors que l'Angleterre peut, en se tournant vers l'Amérique et les Dominions, donner des bases sérieuses et acceptables à son Empire, en dehors de l'Entente Cordiale.

La France ne doit pas l'y pousser.



## ALLEMAGNE

### Angleterre et Allemagne

D'après un article de Robert Dell (1) : *L'Angleterre et l'Allemagne, dans DIE NEUE RUNDSCHAU, de novembre 1924.*

L'hostilité anglo-allemande a certainement été une des causes premières de la guerre mondiale. Des deux côtés on porte la responsabilité de cette hostilité. A la fin du siècle dernier, le Gouvernement britannique proposa à l'Allemagne une alliance que Guillaume de Hohenzollern et ses conseillers repoussèrent ; l'Allemagne voulut rivaliser avec l'Angleterre dans la voie des armements navals : politique insensée à plus d'un égard. La cause immédiate de la déclaration de guerre de 1914 fut, on le sait, l'invasion de la Belgique ; comment se fait-il que les hommes d'Etat allemands ne se soient pas rendu compte que jamais l'Angleterre n'admettrait qu'Anvers fût dans les mains allemandes ?

Mais la cause principale n'en était pas moins la politique de von Tirpitz et le refus allemand (1912), de conclure un accord avec la Grande-Bretagne, au sujet des flottes de guerre. Si Guillaume et ses conseillers ne comprenaient pas qu'en agissant ainsi ils rendaient la guerre inéluctable, ils n'étaient pas même de taille à gouverner le Luxembourg (sic !), non un pays comme l'Allemagne. L'Angleterre, quand elle a vu qu'elle pouvait se laisser entraîner dans une rivalité d'armements navals avec l'Amérique, rivalité où elle risquait d'être battue, a préféré renoncer à une politique séculaire et perdre l'empire des mers, qu'aujourd'hui elle doit partager avec les Etats-Unis. Elle a eu raison.

D'autre part, l'Angleterre avait, depuis des siècles, poursuivi une politique continentale basée sur le principe de l'équilibre. Elle y renonçait en proposant une alliance à l'Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le rejet de cette proposition par Guillaume de Hohenzollern, est incompréhensible et ne peut être expliqué que par l'anglophobie de ce dernier. Durant la guerre du Transvaal, le Kaiser proposa à la France et à la Russie une alliance contre la Grande-Bretagne, mais ce projet n'aboutit pas, parce qu'il exigeait en même temps de la France une renonciation définitive à l'Alsace-Lorraine. L'Allemagne resta dès lors entre deux chaises. La politique de Guillaume II l'éloignait de l'Angleterre, sans le réconcilier avec la France. Dès lors, et d'accord avec le principe de l'« équilibre », l'Angleterre se rapprocha de cette dernière. De l'Entente cordiale naquit plus tard la Triple

(1) Un Anglais.

Entente. Lord Grey qui y collabora ne semble pas s'être rendu compte que la division de l'Europe en deux camps ennemis devait aboutir à la guerre. La politique provocante de M. Poincaré finit par l'effrayer et il envoya Lord Haldane à Berlin (1912), mais la politique navale de von Tirpitz rendait toute entente anglo-allemande impossible. A la même époque, le Gouvernement britannique refusait de s'engager à rester neutre au cas d'une agression française ou russe contre l'Allemagne ; celle-ci aurait dû en conclure qu'en poursuivant la politique tirpitzienne, elle rendait la guerre inévitable. Elle ne semble pas s'en être rendu compte.

Si de ce qui vient d'être très brièvement exposé, il est permis de conclure que l'Allemagne comme la Grande-Bretagne sont toutes les deux responsables de la désunion anglo-allemande, il n'en reste pas moins vrai que des deux diplomaties la diplomatie allemande fut la moins intelligente. La diplomatie britannique a poursuivi systématiquement un objet précis. Elle se rendait compte du danger de guerre et prenait des mesures en conséquence. On n'en peut dire autant des diplomates allemands. L'Allemagne ne visait pas à la guerre de façon conséquente ; eût-elle fait, elle aurait pu la mener en 1905 ou en 1911 (1) dans des conditions autrement favorables qu'en 1914. D'autre part elle n'avait pas en vue que la paix, et ses procédés taisaient souvent croire qu'elle voulait la guerre : à preuve, le voyage de Guillaume II à Tanger, en 1905, et l'envoi du *Panther* à Agadir, en 1911. Plus on étudie la politique des dirigeants de l'Allemagne d'avant-guerre, après la chute de Bismarck, moins on la comprend.

La guerre terminée, la diplomatie anglaise, qui l'avait menée pour maintenir « l'équilibre », signa un traité de paix qui le détruisait entièrement et qui rendait la France maîtresse du continent. Cette faute doit être attribuée à l'ignorance de M. Lloyd George, qui prétendait lui-même, au lieu du Foreign-Office, diriger la politique étrangère britannique. Ce dernier ne tarda pas du reste à reconnaître l'erreur commise, et les quatre dernières années, la diplomatie britannique a travaillé à soutenir l'Allemagne contre la France, si la politique poincaréenne avait dure plus longtemps, cette tendance serait devenue de plus en plus violente. Elle était la conséquence naturelle du principe de l'« équilibre ».

Pourtant les espoirs de certains nationalistes allemands quant à une alliance anglo-allemande contre la France, doivent être déçus : il faut, en effet, compter avec l'opinion publique anglaise, et celle-ci en a assez de la thèse de l'« équilibre ». Jamais, les sphères officielles allemandes n'ont estimé cette opinion publique à sa juste valeur ; jamais le Gouvernement allemand n'a voulu comprendre que, si les armées allemandes n'avaient pas envahi la Belgique, le Gouvernement britannique n'eût pas été à même d'entrer en guerre. L'opinion publique anglaise est pour la paix à tout prix. Beaucoup d'Anglais reconnaissent que l'Allemagne a été traitée avec injustice, et la politique poincaréenne est, en Angleterre, extrêmement impopulaire ; l'opinion, en Grande-Bretagne, incline de plus en plus à des relations amicales avec l'Allemagne, mais elle ne veut pas d'une rupture avec la France. La politique de M. Macdonald tendant à rapprocher la France, l'Allemagne et l'Angleterre a été soutenue par toute l'opinion anglaise. La Grande-Bretagne veut réconcilier l'Allemagne et la France.

L'acceptation de l'invite d'entrer dans la Société des Nations est une condition essentielle de relations amicales entre l'Angleterre et l'Allemagne. L'hésitation du Reich à accepter cette invite a éveillé en Angleterre un profond désappointement et une vive méfiance. D'aucuns y ont vu l'indice du manque d'un désir de paix chez l'Allemagne. Les avantages qu'aurait celle-ci à devenir membre de la Société, des Nations et à avoir un siège au Conseil sont tellement évidents qu'on s'explique mal la résistance des Nationalistes allemands ; à moins de l'attribuer à la bêtise pure et simple. La Société des Nations lorsque l'Allemagne en fera partie, cessera d'être ce qu'elle a été jusqu'ici : l'instrument des anciens ennemis de l'Allemagne.

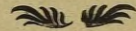
Le manque d'initiative à l'intérieur, comme à l'extérieur, a été, au cours des dernières cinq années, une des principales fautes allemandes. L'Allemagne a trop laissé les choses suivre leur cours ; peut-être a-t-elle aussi trop écouté les conseils qui lui venaient d'Angleterre. Mais aujourd'hui que celle-ci lui en donne de bons, l'Allemagne hésite à les suivre.

Pourquoi ne proposerait-elle pas elle-même que le pacte général d'assurance réciproque commençât par un pacte entre l'Angleterre,

la France et l'Allemagne, par lequel chacune de ces trois Puissances s'engagerait à soumettre à l'arbitrage toutes les questions litigieuses, celle des trois, qui se refuserait à l'arbitrage ou ne se soumettrait pas à l'arrêt, voyant se dresser contre elle une alliance des deux autres ? Avec des garanties pareilles la France pourrait bien renoncer à l'occupation des territoires allemands.

Ce serait une erreur de croire que la politique française ne s'en pas modifiée ; bien au contraire. Si M. Herriot n'a soutenu l'invite adressée par M. Macdonald à l'Allemagne, d'entrer dans la Société des Nations qu'avec modération, c'est parce qu'il était au courant de l'intention du Gouvernement du Reich d'adresser aux Alliés une note sur la question de culpabilité. Les Français seraient prêts à faire à l'Allemagne de vastes concessions, si seulement ils étaient sûrs que le régime républicain y est établi pour de bon.

L'Angleterre est dans le même cas. Les relations franco-allemandes et anglo-allemandes dépendent aujourd'hui de la situation intérieure du Reich. Un Gouvernement Tirpitz-Ludendorff signifierait l'isolement de l'Allemagne dans le monde. Les Anglais perdraient toute confiance dans l'Allemagne, s'ils la voyaient revenir aux hommes responsables de la guerre. La démocratie anglaise est prête à nouer des relations étroites avec la Germanie de Goethe ; non avec celle de Ludendorff et de Tirpitz.



*La Revue catholique des idées et des faits* paraît toutes les semaines sur 20 pages au moins, souvent sur 24 pages parfois sur 28. Elle donne des articles inédits sur tout ce qui peut intéresser l'élite catholique belge et renseigne sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église et dans le monde.

On s'abonne

à

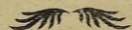
*La revue catholique*  
des idées et des faits

11, Boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéros spécimen sur demande

Que tous ceux qui apprécient notre effort d'apostolat intellectuel nous fassent connaître autour d'eux. Le meilleur moyen de nous encourager dans une tentative dont le succès dépasse déjà les plus légitimes espérances, est de nous assurer de nouveaux abonnés



(1) Ou en 1909 : crise bosniaque.

## Société Générale de Belgique

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

**3, Montagne du Parc, BRUXELLES**

FONDS SOCIAL :

100.000 Titres de Capital . . . fr. 100.000.000,00

100.000 Parts de Réserve . . . fr. 245.616.537,35

Total . . . fr. 345.616.537,35

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

## A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES



COMPTOIR  
D'OPTIQUE



FONDÉE EN 1835 **MAISON BLAISE** FONDÉE EN 1885

**46** RUE DE LA PAIX **46**  
**IXELLES-BRUXELLES**

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE  
INSTRUMENTS DE PRÉCISION

Outillage perfectionné pour le montage des Verres

LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE

EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTES

MÊME MAISON, EN FACE AU 49

**HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRIERIE**

LIBRAIRIE SAINT-LUC

## MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

**26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES**

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1<sup>re</sup> COMMUNION

**Typographie - Lithographie - Reliures**

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE  
emploient

## LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco

Nombreux dépôts en Belgique

Demandes catalogue :

**USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)**

ORFÈVRIERIE

## CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177 89



ORFÈVRIERIE ARGENTÉE ET  
DORÉE — ORFÈVRIERIE D'AR-  
GENT — SERVICES DE TABLE  
— SERVICES A THÉ —  
— SURTOUT CANDÉLABRES —  
CADEAUX ET CORBEILLES  
DE MARIAGE  
— COUPES DE SPORTS —



# MEMORIAL JUBILAIRE

DE

## Son Éminence le Cardinal MERCIER

### ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

# 1874-1924

*Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M<sup>r</sup> A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers*

## SOMMAIRE

1. — **Biographie du Cardinal**  
*(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).*
2. — **Son Eminence dans l'intimité**  
*(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).*
3. — **Le Cardinal et la grande guerre**  
*(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).*
4. — **La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;**
  - a) Les Evêques et les Evêchés ;
  - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures).*
  - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — **Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).**  
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc.
6. — **Hommage à Son Eminence**  
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — **Le jubilé — Compte rendu.**  
*(Illustration des principales phases du jubilé).*  
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence  
*(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).*

## Description des éditions du Mémorial Jubilaire

### ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

### ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

### ÉDITION NOMINATIVE

Édition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin d'Extrême-Orient et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera relié spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.

## LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ

### W. H. SMITH & SON

ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES  
ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE  
: LA LANGUE ANGLAISE :

SERVICE D'ABONNEMENTS ET  
INSERTION D'ANNONCES DANS  
TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

SPECIALISTES EN GRAVURES

78, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES — BRUXELLES

## Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Médaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE

- BRUXELLES -

Tél. 285-45

- Fleurs de premier choix -

Mariages - Bals - Soirées

EXPÉDITIONS

## Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Médailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



N.B. — Le nouveau numéro du Téléphone est : 28586

## Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit — Comptes à terme.  
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de  
coffres-forts, etc., etc.

## MARCHAND TAILLEUR

COSTUMES

DE

MAISON

SOIRÉES

# L. DUPAIX

ET DE

CÉRÉMONIES

50, rue du Marais, Bruxelles

## A la Grande Fabrique

### E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.  
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.  
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

**CHOCOLAT**



**DU C ANVERS**  
LA GRANDE  
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques

*C'est le symbole de la suprématie*

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

**C<sup>ie</sup> française du Gramophone**  
BRUXELLES  
171, Boul. Maurice Lemonnier  
65, rue de l'Écuyer  
42, Place de Meir. — Anvers

Etes vous ciré au  
**"NUGGET"**  
ce matin ?

**VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur**

MAISON FONDÉE EN 1873

**-: François VAN NES Successeur :-**  
13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE  
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETRES  
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

LA MAISON DU TAPIS



**BENEZRA**



Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.  
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).  
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).  
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS